



Le « Peloton Spécial »

Le 3 avril 1944 le général TOUZET DE VIGIER commandant la 1^{ère} Division Blindée signe une note de service portant création et organisation d'un « Peloton Spécial » pour « obtenir le plein rendement du Service SM »

Ce « Peloton Spécial » fera partie organiquement du 3^{ème} RCA. Il aura la composition suivante : 1 officier et 25 gradés et cavaliers à prélever sur les effectifs du 3^{ème} RCA, 12 VL, 1 Scout-car, 2 camions 2,5 T lui seront fournis ; armement laissé à la diligence du Colonel, commandant. le 3^{ème} RCA.

En fait le 15 août 1944, le « Peloton Spécial » comprenait : 1 lieutenant - commandant, 1 sous-lieutenant, 1 adjudant, 1 maréchal des logis et 34 brigadiers et cavaliers ; le parc auto comprenait 13 jeeps, 1 GMC de 2,5 tonnes ; 1 AMM8 de la Sécurité Militaire, dont dépendait le « Peloton Spécial », pouvait lui être provisoirement détaché.

En novembre 1944 le lieutenant LAMAZE Jean, patron de ce Peloton, promu capitaine, conserve le commandement de cette unité portée à 2 pelotons et un groupe de commandement. L'unité s'était enrichie de volontaires au cours de la Campagne de la Libération ainsi qu'en LORRAINE.

Le parc auto passait à 18 jeeps, 1 Dodge 6x6 et le GMC.

Du 16 août 1944 jour du débarquement en Provence au 24 mars 1945, date de la Libération de l'Alsace, 34 citations pour un effectif initial de 41 combattants furent décernées au « Peloton Spécial ».

Les pertes s'élevèrent à 2 tués, 7 blessés graves, 12 blessés légers.

Les missions furent davantage des missions de Cavalerie Légère Blindée que des missions à l'intérieur du dispositif ennemi.

Coups de main de nuit, marche en pointe d'avant-garde ou en couverture de flanc-garde ...

Le combat le plus dur fut celui de la Farlède à l'entrée de Toulon où le « Peloton » subit des pertes sévères.

CARNET DE ROUTE

DU

LIEUTENANT LAMAZE JEAN

COMMANDANT LE PELOTON SPÉCIAL

DU 3^{ÈME} RÉGIMENT DE CHASSEURS D'AFRIQUE

DÉTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR

DE LA 1^{ÈRE} DIVISION BLINDÉE

« FER DE LANCE »

DE L'ARMÉE « RHIN ET DANUBE »

PIECE No.1

1^{ÈRE} DIVISION BLINDEE
ETAT-MAJOR 4^E BUREAU

NOTE DE SERVICE

NO. 510/4

L'expérience a prouvé qu'il n'était possible d'obtenir le plein rendement du service 3.1 qu'en le dotant d'un personnel d'exécution spécialement choisi, et entraîné à travailler en liaison étroite avec lui.

Pour atteindre ce but, Le Général Cdt. La 1^{ère} D.B. décide la création d'un « PELOTON SPÉCIAL » qui fera partie organiquement du 3^{ème} RCA.

Ce Peloton aura la composition suivante :

Personnel : 1 officier et 25 gradés et cavaliers à prélever sur les effectifs du 3^{ème} RCA. L'armement de ce personnel est laissé à la diligence du Colonel Cdt. le 3^{ème} RCA.

Matériel automobile : sera fourni dans les conditions suivantes :

par le 3 ^{ème} RCA	(5 VL 250 kg 2 camions 2,5 T 1 scout-car)
par le 9 ^{ème} RCA	4 VL 250 kg
par la 1/2 brigade de Zouaves	3 VL 250 kg

Le matériel radio : soit un poste 193/510 sera fourni par le 3^{ème} RCA. Il n'est pas possible pour l'instant de doter le « Peloton Spécial » des 7 postes radio 510 qui avaient été demandés par le colonel, commandant le 3^{ème} RCA.

Ce « Peloton » devra être constitué dans les moindres délais. En particulier, le matériel auto à provenir d'autres Corps devra être perçu par le 3^{ème} RCA auprès des Corps Livranciers pour le 6 avril dernier délai. Ce matériel devra être en bon état de marche. Il sera rendu compte au général, commandant la 1^{ère} DB sous le timbre du 4^{ème} Bureau ; de l'exécution des mouvements de véhicules.

Le général, commandant la 1^{ère} DB n'est pas sans ignorer l'importance du sacrifice imposé aux 3^{ème}, 9^{ème} RCA ainsi qu'à la 1/2 brigade de Zouaves pour la constitution du « Peloton Spécial ». Mais il a été estimé que la priorité devrait être accordée à la MISE SUR PIED de ce « Peloton » en raison de l'importance des services qu'il est susceptible de rendre.

Il compte donc sur l'esprit de compréhension des chefs de corps intéressés pour faciliter la constitution de cette unité.

PC le 3 avril 1944
Le Général TOUZET DE VIGIER
Commandant la 1^{ère} DIVISION BLINDEE

Signé :
DU VIGIER

EFFECTIF DU « PELOTON SPECIAL »

L'effectif, en personnel et en véhicule, tels qu'ils étaient fixés par la note de service citée plus haut, ne fut jamais atteint. Lors du débarquement du 15 août 1944, il comprenait :

a) Personnel :

Un lieutenant-commandant
Un sous-lieutenant
Un adjudant
Un maréchal des logis-chef
Trois maréchaux des logis
Trente-quatre brigadiers et cavaliers

b) Véhicules :

13 jeeps
1 GMC de 2,5 tonnes
1 AM 8 (auto-mitrailleuse) de la Sécurité Militaire, dont dépendait le Peloton Spécial, pouvait lui être provisoirement détaché.

Aptitudes du personnel :

Sélectionnés parmi les volontaires pour servir dans une unité de choc, les gradés et cavaliers possédaient tous, en plus de leurs qualités de soldat ayant au moins deux années de service, le moral élevé des jeunes soldats n'ayant qu'un seul but :

« Bouter hors de France la Wermacht abhorrée »

L'entraînement intensif auquel ils furent soumis fut celui des parachutistes anglais, mais où les sauts furent remplacés par des gymkhanas sur jeep en terrain accidenté.

À partir de novembre 1944, lorsque je fus nommé capitaine, j'obtins le privilège de conserver le commandement du « Peloton Spécial » qui fut porté à deux pelotons et un groupe commandement. C'est au cours de deux missions de recrutement en LORRAINE, qu'en plus d'engagés volontaires au cours de la campagne de Libération, venus combler nos pertes, de jeunes Nancéiens et Verdunois répondirent spontanément à mon appel, doublant l'effectif initial pour atteindre celui d'un escadron léger.

L'EM de la 1^{ère} DB ne nous ayant affecté qu'un GMC de 2,5 tonnes totalement inopérant, il fallut faire appel à l'esprit « inventif » des anciens pour porter le parc national automobile à 18 jeeps – 1 Dodge 6x6 en plus du GMC qui se révéla utile pour transporter les vivres et les paquetages ; magistralement conduit par notre cher et inoubliable « CHASSE GOUPILLE ».

PRÉFACE

Je dédie ce journal de marche à mes chers et hardis camarades de combat du 3^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique, volontaires pour servir dans les rangs du « Peloton Spécial », petite unité de cavalerie légère qui, pour la période allant du 16 août 1944, jour du débarquement sur les côtes de Provence au 2 mars 1945, date de la Libération de l'Alsace, se vit décerner, au prix de durs sacrifices,

« 34 citations pour un effectif initial de 41 combattants »

(officiers compris)

L'authenticité des faits et dates de cette première partie de la campagne de la Libération est certifiée par :

La note de service : EM 4 de la 1^{ère} DB. du 3.4.44

Les textes des 28 citations retrouvées sur les 34 qui furent décernées.

Le récit historique de l'ouvrage « La France et son Empire en Guerre »

Les articles de Presse de l'époque.

La seconde partie, allant du 21 novembre 1944 (date de ma première évacuation sanitaire) au 26 avril 1945 (date de ma seconde hospitalisation) n'apporte pas la même exactitude pour certaines dates, comme toute relation reconstituée par la seule mémoire sans le secours des notes que j'avais prises et qui ont été égarées ; mais tous ceux qui l'ont vécue, en particulier les Jeunes engagés volontaires de Lorraine qui vinrent grossir les rangs des anciens, y revivront avec émotion nos dernières étapes triomphales aboutissant à l'anéantissement de la Wehrmacht et à l'écrasement du nazisme.

Bien que je donne, en introduction, la liste nominative de l'effectif que notre cher Roland BASTELICA est parvenu à reconstituer au prix de je ne sais quels tours de prestidigitation, j'évite de donner les noms de tous ceux qui se sont distingués au combat, dans le souci de ne pas léser ceux que ma mémoire, après tant d'années, pourrait avoir oubliés.

Qu'ils veuillent bien m'en excuser et qu'ils soient fermement persuadés que le fait pour eux d'avoir participé à toutes les actions où s'est illustré le « Peloton Spécial », prouve qu'ils resteront toujours pour leur chef, leurs camarades et leurs familles ceux qui méritèrent les noms fameux de :

*« LES HÉROS DE LA FARLÈDE » lors de la bataille de TOULON
« LES DURS DES DURS » dans la capture du train blindé de PERREUIL*

Pertes au combat :

Nos pertes s'élevèrent à :

2 tués

7 blessés graves

12 blessés légers

soit un peu plus de la moitié de l'effectif au jour du débarquement.

Comparées au nombre de missions accomplies au cours de :

- Raids lointains à l'intérieur du dispositif ennemi,

- Coups de mains de nuit,

- Marche en point d'avant-garde ou en couverture de flanc-garde, ces pertes peuvent paraître minimes, mais elles sont l'apanage des unités légères de cavalleries, au moral audacieux et sachant utiliser, voire créer l'effet de surprise, grâce à la rapidité et au camouflage des jeeps en buissons roulants, au cours d'une chevauchée aux progressions foudroyantes qui provoquait chez les Allemands un sentiment d'insécurité et de panique.

Le seul combat où le « Peloton Spécial » fut engagé sans pouvoir utiliser ses qualités, à la Farlède, lui causa des pertes sévères.

C'est pourquoi, tout a long des quelques mille kilomètres de notre légendaire campagne, que ce soit en fonçant dans nos jeeps ou en s'infiltrant à pied, je m'efforçais toujours de manœuvrer selon l'esprit de la devise de notre fanion :

« AUDACE - SILENCE - RUSE »

avec une prédilection marquée pour les opérations de nuit où, mes antécédents de braconnier, joints à un sens inné de l'orientation nous donnaient un avantage initial sur l'ennemi.

Je souhaite que la lecture de ce carnet de route ravive en vous la joyeuse exaltation qui vous a soutenus tout au long de nos combats libérateurs et conserve dans vos cœurs la fervente mémoire de tous ceux qui nous ont quittés pour toujours.

Au nom de Claude SAVINI et André PINÈDE sont venus s'ajouter, au fil des années, ceux des :

Lieutenant DUCHAZEAU

Maréchal des logis CRUBILIER

Maréchal des logis JARQUE

Maréchal des logis POBEL

Et plus récemment de :

Colonel POTTIER

Brigadier GARDE

Cavalier LE NEDELEC

« Qu'ils reposent en paix, à l'ombre des épées ! »

Votre lieutenant LAMAZE Jean dit « D'ARTAGNAN »

REMERCIEMENTS

N'oublions jamais que c'est grâce au dévouement, à l'esprit de camaraderie, aux efforts répétés et à la générosité de Roland BASTELICA (déjà cité) que nous avons connu les joies de nos retrouvailles à Villeneuve-en-Montagne et aussi que j'ai pu disposer des éléments indispensables à la rédaction de ce carnet de route.

En votre nom à tous et au mien, qu'il en soit très vivement et très affectueusement remercié.

Je suis aussi heureux de redire au sous-lieutenant Éric COLCOMBET que nous n'avons jamais oublié le chaleureux accueil qu'il nous réserva le 21 mai 1981, dans son domaine de St Hilaire de Fontaine, rehaussé d'une cérémonie aux couleurs inoubliables.

Enfin un grand merci à Jean FREMONT qui, spontanément, s'est offert de prendre à son compte le tirage en stencil de mon carnet de route, au cas où j'en aurais eu besoin.

En bref, chaque fois que j'ai fait appel à la générosité, ou à l'esprit de camaraderie de l'un d'entre vous, il a aussitôt répondu « Présent ! », prouvant ainsi combien il reste attaché aux traditions du « Peloton Spécial ».

Pour celui qui en fut le chef, c'est le plus noble témoignage de fidélité que vous pouviez lui apporter et dont il en gardera une légitime fierté.

LISTE NOMINATIVE DU PERSONNEL DU « PELOTON SPECIAL »

LAMAZE	Jean	Lieutenant
COLCOMBET	Eric	Sous-lieutenant
DUCHAZEAU	Paul	Lieutenant
MIEGE	Georges	Adjudant-chef
DE LIPSKI	Arsène	Maréchal des logis-chef
CRUBILLIER	Pierre	“
POBEL	John	“
JARQUE	François	“
POTTIER	Alberic	“
BASTELICA	Roland	
BIDAUD	Jacques	
BORHAUER	Jacques	
BRUNACHE	Guy	
COURT	Roland	
COURTOIS	Pierre	Brigadier-chef
COURTOIS	Roland	
DELLUC	Henri	
DRILLIEN	Marius	
DROMARD	Jacques	
ETCHERRY	Léon	
FARNIER	Jean	
FREMONT	Jean	
GARDE	Roger	
DE GODART		
QULBEKIAN	Robert	
HENRIQUET	Michel	
HUGON	Paul	
JACQUAND	Pierre	
DE JOUSSINEAU	Louis	
MESSE	Georges	
MINNARD	François	
MOUGENOT	Fernand	
MOLLE	André	
NAVET	Serge	
VALAISON	Cyprien	Aspirant
LE NEDELEC	Louis	
PAGEOT	Serge	
PATENOSTRE	Yves	
RODA	Jean	
ORLANDO	Louis	
VENTRE		
VERNET	Marcel	
WAAST	Fernand	
WUEST	Marcel	
ZEILLER	André	

Il manque à cette liste les noms d'un certain nombre de jeunes engagés volontaires de 1945, que je n'ai pu retrouver en dépit des recherches que j'ai effectuées.

CARNET de ROUTE du « Peloton Spécial » du 3^{ème} RCA (1944 - 45)

9 août 1944 : Arrivés dans la matinée sur les quais du Port de Mers-el-Kebir en Oranie, nous embarquons par l'étroite et longue passerelle de la haute coque, un par un, général en tête, sur un luxueux paquebot, le « *James Parker* », qui, avant la guerre était destiné aux croisières pour milliardaires américains. Extérieurement repeint en gris de guerre et intérieurement aménagé en transport de troupe, il a une capacité de 3 500 hommes.

Nos jeeps et leurs conducteurs ont été embarqués sur un autre bateau, un LST (Landing Ship Tank).

Quelle sera notre destination.. ? Chacun s'interroge : L'Italie ... ou la Grèce : pour ouvrir un troisième front en Europe ?... et prendre de flanc la Wehrmacht ?

Personne ne le sait, pas même le général ...

Lorsque vers 19 heures, le « *James Parker* » lève l'ancre et, tiré par deux remorqueurs, s'engage dans le goulet, tous les passagers : Chasseurs d'Afrique, Spahis, Zouaves, Artilleurs, Sapeurs et Tringlots se sont massés à tribord sur les différents ponts, pour voir défiler sous leurs yeux, les superstructures des navires de guerre français, coulés par surprise et honteusement le 3 juillet 1940, par la flotte de la perfide Albion, et où périrent plus de 1 000 marins. L'eau est si claire et si calme que l'on distingue parfaitement les carcasses des unités qui firent la fierté de notre marine en 1939 : Strasbourg, Dunkerque, Provence, Bretagne...

Sur le « *James Parker* » les gorges se sont bloquées d'émotion et les yeux se sont empués de larmes ; mais soudain, du pont supérieur s'élève la voix claire et pathétique du Père LE THILLY, aumônier divisionnaire :

*« Allons enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé ... »*

Hymne repris en chœur par des milliers de soldats au garde-à-vous, le regard illuminé de ferveur : « Marseillaise » que n'oublieront jamais ceux qui la chantent en cet instant.

Oui, le jour de gloire est enfin arrivé !... puisque la France a reconstitué son Armée : l'Armée de la Libération.

Nous gagnons le large ; pas un brin de vent ! La mer est un lac d'huile que peu à peu, à l'Ouest, rougit le soleil couchant. Seul, devant nous, le destroyer d'escorte à l'affût des approches sous-marines, brise de son étrave rapide ce merveilleux miroir écarlate et, quand le soleil disparaît derrière l'horizon, nos rétines sont frappées par le rayon vert : présage bénéfique que nous saluons par des hurras !

Le ciel, le soleil et la mer se sont unis dans une apothéose vespérale pour honorer les soldats partis pour libérer la Patrie enchaînée.

14 août : Après avoir louvoyé en pleine mer pendant cinq jours, tantôt cap à l'Est, tantôt à l'Ouest, tantôt au Nord et même au Sud, nous ne savons plus où nous sommes. D'abord inquiets, surtout depuis que l'argent français qui nous avait été remis avant l'embarquement, nous avait été changé pour des billets de la banque d'Algérie. Mais pour nous rassurer, les officiers du bord nous apprennent que notre navigation mystérieuse a pour but de tromper l'aviation ennemie sur la destination de notre débarquement.

Seul bateau en vue, notre fidèle destroyer patrouille inlassablement devant nous, tel un setter devant son maître le chasseur.

Pour rompre la monotonie de la traversée, le « Pacha » nous soumet à de fréquents exercices d'alerte :

Coups de sirène prolongés = alerte sous-marine - passagers sur le pont (brassière endossée)

Coups de sirène brefs = alerte aérienne - passagers dans la cale (brassière endossée)

Discipline rigoureuse, fréquentes et minutieuses inspections hygiéniques, nourriture abondante et appétissante bien qu'à l'américaine. Exemple : carrés multicolores de gelée de confiture servis en hors d'œuvres, trois verres et une tasse mis pour les boissons (eau, thé, jus de fruit, eau minérale, café au lait ou chocolat).

Les rapports avec les officiers du bord sont extrêmement cordiaux ; surtout depuis le jour où j'ai invité des enseignes de vaisseaux à venir déguster un excellent vin de Mascara, dont les dégourdis de mon peloton étaient parvenus à embarquer subrepticement et à mon insu, un plein jerrican. Telle est la vie à bord.

À la tombée de la nuit, sur la mer toujours sans la moindre ride, se profile enfin le premier navire de guerre : c'est le « *Gloire* », un vieux croiseur de l'autre guerre, curieusement zébré de bandes noires parallèles et obliques. Au moment où il nous croise, ses marins nous saluent du pont supérieur, en agitant leurs bérets et nous leur répondons par de vibrants hurras.

Et, pour la sixième fois, la nuit s'annonce, dans un crépuscule aussi majestueusement écarlate, qui nous fait oublier que demain, de furieux combats vont succéder à cette croisière de tout repos.

À neuf heures du soir, les officiers sont réunis dans le grand salon du « *James Parker* ». Notre chef, le général TOUZET DU VIGIER, nous attend le visage rayonnant de fierté et de joie. Héros légendaire de 1914, où en septembre, simple sous-lieutenant à la tête de 7 Cuirassiers, il avait surpris un détachement de quarante cavaliers ennemis et les avait mis en déroute ; il est aimé et vénéré pour son ascétisme, sa courtoisie, sa simplicité qui n'enlèvent rien aux conceptions audacieuses d'un commandement à la tête d'une division blindée.

Nous l'avons surnommé « SAINT LOUIS » roi juste, brave et pieux dont la croix s'unit au fer de lance sur l'insigne de la 1^{ère} DB.

Après nous avoir priés de nous asseoir, il nous annonce d'un ton solennel : « *Mes chers amis, j'ai la joie de vous apprendre que demain la 1^{ère} DB aura l'honneur de débarquer dans ... la baie de Saint-Tropez !* »

Nous sommes tellement stupéfaits que, pendant un moment, nous restons frappés d'immobilité. Ainsi l'instant que nous attendions avec impatience depuis deux ans en Algérie ! L'instant qui va chasser nos inquiétudes sur le sort de nos familles dont nous sommes sans nouvelles ! L'instant qui va nous permettre de bouter les nazis hors de France ! ... Cet instant-là ? C'est pour demain !

Des plantons nous remettent alors des lots de cartes d'état-major au 1/25 000 millième qui nous plongent dans l'admiration. Nous avons là, sous les yeux, les côtes de Provence, de la Camargue à la frontière italienne minutieusement renseignées. Tout le dispositif allemand du mur de la Méditerranée y est porté : forts, blockhaus, calibres des canons, nids de mitrailleuses, champs de mines, terrains de parachutage piégés ou rendus impraticables, emplacements de DCA ; merveilleux et dangereux travail de fourmis, accompli par les efforts conjugués des services secrets franco-anglo-américains en liaison avec la résistance.

Comment ne pas avoir un moral d'acier et ne pas croire à une victoire totale et rapide devant un tel chef d'œuvre de préparation ?

Le général nous met alors au courant de la mission de la 1^{ère} DB divisée en trois combat-command (1) :

Après avoir débarqué sur les plages de Saint-Tropez et de Sainte-Maxime neutralisées par l'aviation et la marine américaine, puis nettoyées par les rangers et les corps francs d'Afrique, les différentes unités débarqueront et gagneront à pied à l'intérieur des terres, une position d'attente où viendront les rejoindre les véhicules de combat ultérieurement débarqués.

Lorsque les unités auront récupéré leurs véhicules, la 1^{ère} DB fera mouvement sur Toulon et Marseille, en deux colonnes couvrant la progression de la 3^{ème} DIA (2) et de la 9^{ème} DIC (3).

Un peu plus tard, le commandant P... chef de la Sécurité Militaire de la 1^{ère} DB, sous les ordres duquel est placé le Peloton Spécial, me donne ma mission :

Assurer la protection du détachement avancé de la SM qui progressera derrière les éléments blindés du 5^{ème} RCA (Régiment de Chasseurs d'Afrique) pour interdire la destruction du port de Toulon. Réduire les actions des SS et de la Gestapo pour mettre la population à l'abri des représailles. Pas moins, peuchère !!!...

Ce « briefing » terminé, accompagné de mon adjoint le sous-lieutenant C. ... je rejoins mes gars pour les mettre au courant. Joie générale ! Puis nous allons nous coucher mais chacun est trop surexcité pour trouver le sommeil.

15 août : J'ai peu dormi. Au lever du jour, je suis réveillé par un vacarme tonitruant : c'est le tir de préparation de la marine US auquel se mêle le vrombissement de la « Strategic Air Force ».

Je m'habille en hâte et me précipite sur le pont. Stupéfaction !!! La mer, déserte hier soir, s'est transformée en une forêt de mats !...

En avant du « *James Parker* » des centaines de navires protégés en hauteur par leurs ballons métallisés anti-aériens, nous séparent de la côte. Navires de guerre, liberty-ships, LCT (4) et cargos, sous un véritable ciel mouvant formé de centaines de bombardiers « *Lightning* », attendent le moment de s'approcher des côtes de débarquement. Les côtes ? pour l'instant, elles ne sont plus, sous les bombardements de la marine et les lâchés de bombes aériennes, que geysers de feu et nuages de poussière...

Je ne voudrais pas être à la place des fridolins !...

Ainsi, en spectateurs impatients, nous assistons aux phases précédant notre débarquement. Nous apprenons que les troupes de choc Franco-américaines sont parvenues à prendre pied sur les falaises abruptes des Maures et de l'Estérel en pleine nuit : étonnante prouesse d'audace et d'acrobatie !...

Les bombardements ont cessé et ... nous attendons. Dans la journée, nous apprenons enfin la cause de notre inaction : par suite d'une erreur inexplicquée, le « *James Parker* » ne se trouve pas au large de la baie de Saint-Tropez, mais devant la plage de Cavalaire.

Nous attendons, condamnés à passer une nouvelle nuit à bord.

16 août : Dans la matinée, le capitaine de frégate D... commandant le « *James Parker* » réunit tous les officiers de la DB dans le grand salon pour leur faire ses Adieux. D'origine française, né aux USA, il a fait la guerre en France (1917-1918) et porte sur la manche droite de sa vareuse, les galons jonquilles de caporal honoraire de Chasseurs à pied, pour lesquels il éprouve une légitime fierté :

« *J'ai transporté beaucoup de troupes, nous annonce-t-il, avec un accent légèrement yankee ; canadiennes, anglaises, américaines, polonaises, indiennes. De toutes, vous, les françaises : par votre discipline, votre propreté, votre bonne humeur, vous vous êtes montrées les meilleures ! Bonne chance et que Dieu vous garde !* »

Ainsi la 1^{ère} DB est classée unité d'élite par un officier américain. En récompense, les stewards remettent à tous, officiers et troupe, deux paquets de cigarettes.

Ce n'est qu'en cours d'après-midi que nous débarquons, le plus prosaïquement du monde, transbordés sur des LCVP (petits bateaux rapides à fond plat, dont la portière avant bascule sur la plage pour permettre aux soldats embarqués de prendre pied sur le rivage sans mouiller leurs semelles) et déposés sur la terre natale déminée par le génie US. Un seul point noir au tableau : nous transportons sur notre dos le lourd paquetage d'un poids de quelques trente kilos.

Après avoir marché dans le sable, je fais mes premiers pas sur l'herbe et une brusque émotion me bloque la gorge : je réalise intensément que je suis en France, ma Patrie martyre et que mon peloton est en tête de l'Armée qui a pour mission de la libérer. J'en ai des larmes aux yeux que je parviens difficilement à retenir...

Sur les plages s'activent beaucoup de débarqués : Chasseurs d'Afrique, Spahis, Zouaves, Artilleurs, Sapeurs et tringlôts. À haute altitude apparaît un Messerschmitt : le malheureux !... Il est rapidement intercepté par deux Spitfire, prend feu et tombe en flammes dans la mer. De la plage des milliers de hurrahs saluent la victoire des aviateurs alliés.

Vers 16 heures, un agent de transmission me remet enfin l'ordre de mouvement :

« Le Peloton Spécial, au reçu de cet ordre, rejoindra, à pied, la mairie de Grimaud, pour se mettre à la disposition du commandant P...chef de la SM. »

En route ! Nous chargeons nos lourds paquetages sur le dos et, en coupant par les champs pour éviter la route soumise à une intense circulation dans les deux sens, nous nous dirigeons vers Grimaud.

Il fait très chaud ! Nous sommes inondés de sueur, et puis très vite, le ciel s'assombrit, de noirs nuages s'amoncellent au-dessus de nous. Il ne pleut pas encore, mais derrière nous les éclairs ponctués de fracassants coups de tonnerre, zèbrent le ciel et ... frappent les ballons métallisés anti-aériens qui se balancent dans le ciel au-dessus des navires de guerre et, un par un, tel le Messerschmitt, s'abattent en torches enflammées : étonnant spectacle !...

Et brutalement, c'est la pluie diluvienne ! Nous voilà trempés comme des soupes et portant un fardeau de plus en plus alourdi par l'eau. Les cavaliers les moins robustes commencent à marquer des signes de fatigue... Je fais marquer un arrêt et j'avise à proximité, un vieux pont de pierre enjambant le lit à sec d'un ruisseau. Je donne l'ordre de s'y abriter ; Les paquetages sont empilés côté « amont » pour couper le courant d'air et éventuellement plus tard, pour ralentir l'arrivée de l'eau.

Dans la soirée, l'orage s'apaise. Passant alors le commandement à mon sous-lieutenant, et suivi de mon fidèle ordonnance Le N..., que rien n'émeut, je prends à pied la direction de Grimaud que j'atteindrai à l'aube et où j'aurai du mal à trouver le commandant P...qui m'accueille avec jovialité :

*« Bravo, mon vieux ! Retournez à votre « pont » et demain au grand jour, rejoignez-moi ici avec vos gars »
A pied ? »*

Bien sûr ! A moins que vous ne trouviez les taxis de la Marne ! »

Et nos jeeps ? »

Elles ne seront débarquées que demain soir »

Dans la nuit, par la route (pour ne pas me perdre) aveuglé par les phares des GMC circulant en file interminable, je parviens à gagner mon « pont » au petit jour. Mes gars, moulus et trempés, dorment pourtant d'un sommeil sans complexe. Je les réveille pour leur annoncer la nouvelle :

« Il ne reste plus que huit kilomètre à faire à pied ! »

Pas un murmure ! Pas une plainte ! Puis une voix joyeuse s'élève : celle de G... qui a toujours le mot pour rire :

« Quand je vous disais que c'était du tourisme grand-luxe tous frais payés, y compris le cercueil ... »

Mais personne ne rit. J'ordonne : *« En route »*

Et nous voilà repartis, ployés sous le lourd paquetage et marchant péniblement sur le bas-côté de la route soumise à la circulation infernale. Je commande de fréquents arrêts. Quand arriverons-nous ?

Mais la baraka veille sur nous. Un convoi de GMC à moitié vides s'arrête à notre hauteur, je cours à la jeep de l'officier et, en mauvais Anglais, je lui explique ce que nous attendons de lui. OK ! Je n'ai pas besoin d'insister pour faire embarquer le peloton. Une demi-heure plus tard, nous sommes à Grimaud....

17 août : Nous voici installés au bivouac sous les magnifiques châtaigniers de la sauvage forêt des Maures. À l'ombre des grands arbres c'est le doux farniente en attendant l'arrivée de nos jeeps.

18 août : Enfin les voici arrivées avec leurs conducteurs, après nous avoir quittés à Mers-el-Kébir, pour être embarquées sur un LST (Landing Ship Tank). Joie des retrouvailles, mais travail ingrat de « de-waterproofing ». Il faut enlever toute la graisse épaisse et adhérente dont, avant l'embarquement, nous avions enrobé tous les organes craignant l'eau : magnéto, dynamo, carburateur, etc. ... dans le cas d'un débarquement sur plage, c'est-à-dire en faisant rouler les véhicules dans l'eau de mer pendant quelques mètres. Dans la soirée, ce travail est terminé.

19 août : Premier contact avec l'ennemi ; un groupe de maquisards de la Garde-Freinet armés de fusils de chasse, vient me prévenir qu'un détachement allemand se cache dans la forêt montagneuse des environs sûrement à hauteur d'un col qu'ils connaissent bien, étant chasseurs de sangliers. Je pars aussitôt avec sept jeeps, transportant, en plus de vingt de mes cavaliers, une dizaine de maquisards, dont le chef nous sert de guide.

Après une demi-heure de montée par un chemin forestier très sinueux, nous atteignons un col envahi de hautes fougères.

« Les chleus sont sûrement cachés par ici » me dit le chef maquisard. Je commande : *« Combat à pied, en fourrageurs ! »*.

Nous progressons en ligne dans les fougères qui nous arrivent à la poitrine ; soudain une voix crie : *« Les voilà »*. Je vois apparaître, bras en l'air, les têtes et les bustes des Allemands criant : *« Kamaraden ! »*. Un coup de fusil de chasse part : *« Allez crie un maquisard. On les passe à la casserole ! »*. Je me fâche : *« Bas les armes ! Nous ne sommes pas des assassins. »*

De mauvaise grâce les « chasseurs de sangliers » obéissent.

Les Allemands blêmes de peur à la vue des « terroristes », se laissent embarquer avec soulagement par mes hommes en uniforme.

Au village notre retour soulève des acclamations de joie. Je remets les prisonniers à la gendarmerie et nous sommes conviés à un vin d'honneur par nos nouveaux amis, tandis qu'un dégourdi du peloton, d'un air absent, entraîne une accorte Provençale dans une grange voisine.

20 août : De retour au bivouac, je trouve un pli du commandant P.... me donnant l'ordre de le rejoindre à Collobrière. Là, j'apprends que les véhicules de combat de la 1^{ère} DB y compris les lourds tanks destroyers du 9^{ème} RCA ont traversé la chaîne des Maures, d'Est en Ouest, en utilisant la seule route forestière, étroite et très sinueuse ; véritable gymkhana pour ces mastodontes et qui va provoquer la surprise dans les garnisons allemandes de Toulon et de Marseille.

À Pierrefeu, nous cantonnons pour la nuit dans un gros mas en bordure du terrain d'aviation précipitamment abandonné par l'ennemi. La soirée est douce, l'heure agréable malgré le duel d'artillerie engagé entre notre artillerie de campagne et les pièces de la Kriegsmarine tenant les forts protégeant le port de Toulon. Nous sommes juste sous les deux trajectoires des obus qui passent en faisant un bizarre « froufrou » assez semblable à un vol de grands oiseaux :

« *Ça doit être des hérons ou des cigognes* », dit un de mes gars qui entend ces bruits pour la première fois.

« *De quoi*, lui rétorque le MDL (Maréchal des logis) C...., qui a fait la débâcle de 1940. *Attends voir qu'il t'en tombe un sur la cafetière... et tu m'diras si c'est un drôle d'oiseau !...* »

Il pense alors qu'il est nécessaire de faire une théorie sur les différents calibres d'artillerie, à ces « bleusaillons » qui vont affronter les bombardements ennemis.

« *Les 77*, dit-il d'un air docte : *ça s'annonce en faisant -freufreufreu- ! on a tout juste une seconde pour se planquer avant que ça éclate. Les 105*, eux ils font *-hou-hou-hou- !* » et on a presque 2 secondes pour se foutre à plat ventre, vu qu'ils ont une vitesse initiale plus lente. *Les 88 anti-chars* : ceux-là, alors : *c'est une belle saloperie !...Ils vont tellement vite qu'on entend le coup d'arrivée avant celui du départ !...* *Les mortiers* : *c'est kif-kif. On ne les entend pas venir...* »

Cette brillante causerie ne troublera nullement le sommeil des « débutants », dans cette belle et douce nuit de Provence sous un ciel constellé de milliers d'étoiles.

22 août : Hier, jour de gloire, jour de deuil !... Baptême du feu pour le « Peloton ». Après une nuit sans histoires, nous nous sommes portés à Cuers, en position d'attente. À la sortie Sud de ce bourg, nous sommes salués par des explosions de 77 qui tombent dans les vignes autour de nous.

À 13 heures, je reçois l'ordre du commandant P... d'aller se mettre à la disposition du chef d'escadrons de B..., commandant le groupement blindé No 2 ⁽⁵⁾ dont le PC avancé se trouve au lieu-dit « Le Logis Neuf », à mi chemin entre Solliès-Pont et la Farlède.

Quand nous y arrivons, le silence est total, à part le bruit des moteurs de nos jeeps. Pas un coup de canon, pas une rafale de mitrailleuse, pas même un coup de fusil. Mais c'est l'accalmie avant l'orage... J'apprends que l'avance de nos troupes se trouve arrêtée par une forte résistance allemande qui tient solidement le village de La Farlède et stoppe la progression du 2^{ème} bataillon du 6^{ème} RTS ⁽⁶⁾ déjà très éprouvé par l'artillerie. Je reçois du chef d'escadrons de B... la mission suivante :

Avec votre peloton portez-vous immédiatement sur la Farlède pour dégager un peloton de chars du 5^{ème} RCA trop engagé. Déminez et si possible, déblayez la barricade qui interdit l'entrée du village. Appuyez les chars du 2^{ème} escadron du 5^{ème} RCA dans l'assaut du village »

En jeep, à la tête de mon peloton, moins un groupe de choc laissé sur place pour assurer la protection immédiate du commandant P..., je me porte rapidement en avant, masqué par le talus de la route jusqu'au tournant débouchant sur l'entrée du village. À ma droite, couchés dans les vignes, les tirailleurs sénégalais nous jettent des regards ahuris. Je comprends vite pourquoi ! Dès que ma jeep arrive en vue des premières maisons, le silence est rompu par un fracas d'explosions : nous venons d'entrer dans l'enfer... Je fais ranger les jeeps dans le fossé très encaissé de la route et je commande : « *Combat à pied* »

Sur notre droite, les explosions se succèdent sans interruption, soulevant des nuages de poussière. Des cris et plaintes s'élèvent de plus en plus fort, branches et feuilles de platanes hachées par les éclats, tombent en pluie autour de nous. J'avance, plié en deux, dans le profond fossé et me trouve nez à nez avec deux Allemands qui lèvent les bras. Je les fais passer à l'arrière et je continue ma progression. Me voici à moins de cent mètres du village. Au milieu de la chaussée, un char léger atteint par un obus, et portant le nom de « *Aunis* », achève de se vider sur l'asphalte, de son huile et du sang de son équipage. Un peu plus loin, un autre char ouvre sa tourelle et ... j'y vois apparaître le buste d'un de mes camarades de promotion de Saumur qui me crie jovial : « *Au poil, mon vieux LAMAZE ! Ça fait plaisir de te voir après si longtemps !... D'autant plus que tu arrives à point avec tes gars pour déloger les fridolins qui tiennent le patelin et me faire sauter cette barricade qui m'empêche de foncer !* »

Je donne l'ordre au sous-lieutenant C... d'occuper avec son groupe de choc les deux villas situées à droite de la route à notre hauteur, et de prendre à partie la résistance ennemie tenant les lisières du village.

(1) *Combat-command* : Formation de combat comprenant : 1 escadron de reconnaissance (auto-mitrailleuse), 1 régiment de chars moyens (Sherman), 1 escadron de tanks Destroyers, 1 bataillon de Zouaves portés, 1 batterie d'artillerie tractée, 1 compagnie du Génie, (2) 3^{ème} Division d'Infanterie Algérienne, (3) 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale. (4) LCT : Landing Craft Tank : Petits bateaux de débarquement. (5) *Groupement Blindé* : petite unité comprenant : 1 escadron de chars moyens, 1 compagnie d'infanterie motorisée, (6) RTS : Régiment de Tirailleurs sénégalais

Le déluge de feu augmente. Aux coups des 77 et des mortiers succèdent à intervalle régulier, de plus fortes explosions : sans doute des pièces de gros calibre de marine, tirant du fort du Coudon qui domine toute la vallée.

Une voix me crie : *« Le sous-lieutenant est blessé ... et le chef de L... aussi ! »*

La situation est intenable. Si nous restons là où nous sommes, nous allons être pulvérisés. À vingt mètres devant moi, j'aperçois le lit très encaissé d'un petit torrent passant sous la route en utilisant un ponceau sur lequel les Allemands ont abattu un gros platane. Le lit est à sec : C'est là, oui c'est là qu'est notre seul salut ! je crie :

« Préparez-vous pour un bond de vingt mètres : par un derrière moi ! »

J'attends une dizaine de secondes : une éternité ! et je bondis en hurlant dans le vacarme : *« En avant ! »* Je saute dans l'entonnoir du torrent profond de plus de deux mètres et ... je reçois , un par un, les premiers de mes gars qui, à leur tour reçoivent les suivants, sans trop de dommage sauf, hélas, pour le dernier, le petit P... qui au moment où il saute est mortellement atteint en plein ventre par un gros éclat d'obus. Sa blessure est affreuse. Il délire presque aussitôt et ses camarades l'allongent du mieux qu'ils peuvent pour adoucir son agonie.

Le lit du torrent est plus large et forme un bon abri. J'en profite pour faire l'appel : les pertes sont lourdes, mais il faut s'occuper de la barricade. Après avoir fait mettre une mitrailleuse en batterie et regroupé tout l'effectif dans la véritable tranchée que forme le torrent, je remonte sur la route et j'inspecte le gros platane abattu pour constater qu'il est miné et piégé. Je me sens alors violemment commotionné et je me retrouve étendu au bord de la route, la tête bourdonnante avec une odeur de sang dans la gorge... Un obus a dû faire exploser une mine enterrée à proximité et j'ai été victime de l'effet du souffle. Ayant retrouvé mes esprits, je redescends sous le ponceau et donne l'ordre au MDL J... avec son groupe de démineurs d'aller dépiéger la barricade.

Bien que blessé il mènera à bien sa mission. Mais pendant tout ce temps , mon brave Le N... resté sur mon ordre à ma jeep à l'arrière et se rendant compte que le peloton subit des pertes, n'écoutant que son courage, s'avance au volant de sa jeep et nous rejoint, puis faisant demi-tour sur la route aussi tranquillement qu'à l'école de conduite annonce : *« Je viens chercher les blessés pour les transporter au poste de secours »*

Je fais ainsi charger, à la hâte, à l'arrière de sa jeep, alors que le bombardement ne diminue nullement, les blessés de mon peloton et ceux du bataillon de Sénégalais, mélange de chairs blanches et noires, gémissantes et ensanglantées. Par trois fois, Le N... fera ce courageux transport sanitaire, bien inconfortable, certes, mais qui sauvera la vie de douze combattants grièvement touchés. À son dernier transport il roulera avec deux pneus crevés par éclats d'obus, et lui : n'ayant reçu qu'un minuscule éclat d'obus au petit doigt gauche !!!

Pendant ce temps, voulant à tout prix prendre d'assaut La Farlède en contournant la barricade, les chars moyens du 2^{ème} escadron du 5^{ème} RCA foncent en colonne par un sur la voie ferrée parallèle à la route à moins de deux cent mètres. Malgré le bombardement, nous entendons le bruyant clic-clac des chenilles métalliques frappant les rails.

Hélas, les défenses anti-chars allemandes (PAK) embossées dans le village prennent à parti les courageux blindés et sous nos regards désolés en démolissent deux. Un half-track sanitaire s'avançant peu après pour secourir les blessés subit le même sort et prend feu.

Ce massacre ne peut durer. Il faut absolument faire tomber cette PAK ! Comment ? En contournant le village avec mon peloton sans être vus par les Allemands et attaquer ceux-ci par derrière. En rampant dans les layons de vigne parallèles aux lisières du village, puis à demi courbés derrière un mouvement de terrain, les 25 rescapés du peloton spécial parviennent à déborder la PAK qui doit se replier précipitamment. Nous pénétrons dans le village par une petite rue adjacente, je frappe à une porte de grange qui s'entrouvre au bout d'un moment pour laisser passer une main de vieillard me tendant un grand verre d'eau, car il fait très chaud. Je le saisis et en bois une bonne rasade : *« Pouah !!! »* C'est du vieux marc ... Je crache ce qui me reste dans la bouche et demande au vieil homme qui apparaît timidement dans l'entrebâillement, s'il sait où sont les Allemands :

« Ceux qui étaient ici dans les maisons et le cimetière viennent de se replier vers l'autre bout du village en direction de La Vallette pour ne pas être faits prisonniers par vous, mais attention, il y en a encore dans les oliviers »

Je rejoins mon peloton et prudemment nous progressons dans l'unique rue. L'artillerie allemande s'est tue mais soudain une salve de quatre obus éclate au-dessus de nos têtes. J'ai reconnu le bruit caractéristique des 90 destroyers. Un comble ! ... Nous sommes pris à partie par les canons français qui doivent ignorer que nous occupons le village. Ce serait trop bête d'être blessés de la sorte. Je donne l'ordre de se mettre à l'abri dans les maisons et je me précipite dans le portail entrouvert d'une écurie tellement sombre que je me cogne sur la croupe d'un gros cheval qui, saisi de peur, m'envoie un coup de pied, heureusement juste au-dessus du genou droit. C'est douloureux, mais je peux marcher en boitant, donc j'en serai quitte pour un beau bleu.

Les deux artilleries se sont tuées. Je me porte avec mes 25 survivants, plus ou moins éclopés, plus ou moins loqueteux, vers la sortie Sud. Au loin s'entend le bruit des chars du 5^{ème} RCA fonçant sur La Vallette aux troussees des Allemands en fuite : La Farlède est libérée J'installe mon peloton en avant-poste aux lisières Sud du village et exténués nous nous allongeons un moment.

À la tombée de la nuit, nous sommes relevés par une section du 6^{ème} RTS. Avec les survivants, je traverse le village en sens inverse, pour retourner à nos jeeps. Nous passons sur le ponceau qui nous a sauvé la vie. Le platane qui barrait la route a été enlevé et dans les vignes retournées par les obus, des ambulanciers cherchent les derniers cadavres sénégalais. J'apprends que le 2^{ème} bataillon a été pratiquement anéanti...

Quant au « Peloton spécial » ? Après être passé au poste de secours pour me faire soigner (j'ai été « sonné » deux fois mais dans le feu de l'action, je ne m'en suis aperçu qu'à la fin des combats) j'apprends que le groupe du MDL P... n'a pas subi de pertes, mais que sur le reste du peloton il faut hélas compter : 2 tués, 5 blessés graves, 11 blessés moins grièvement. Quant aux autres, hormis l'adjudant-chef M... et quatre cavaliers indemnes par miracle, ils sont tous plus ou moins écorchés, contusionnés ou souffrent de luxations. J'ai perdu mon sous-lieutenant et mon MDL chef très grièvement blessés.

L'effectif est donc réduit à : 1 officier (moi-même), 3 sous-officiers, 23 brigadiers et cavaliers. Une chance que le groupe du MDL P... n'ait pas été engagé

En arrivant dans Solliès-Pont, au PC du chef d'escadrons de B..., j'apprends que nous avons été surnommés : « Les héros de La Farlède ». Un nom prestigieux mais à quel prix !...

Après avoir mis mon peloton au campement, dans la caserne inoccupée d'une compagnie malgache, je me laisse conduire par Le N... dans une villa isolée qu'il a repérée. Ses propriétaires l'ont précipitamment abandonnée lors du bombardement et la porte d'entrée est grande ouverte. J'entre dans le couloir. À droite, c'est la salle à manger : le couvert est mis, les boissons et les plats refroidis sont sur la table. N'ayant rien mangé depuis le matin et imité par mon inséparable ordonnance, je me jette sur ce repas providentiel.

Repu, j'avise en face de la salle à manger une chambre à coucher : c'est celle de la grand-mère. Sur la cheminée en marbre blanc, sous un globe de verre style 1900, une couronne d'orangers fanés ; sur le lit, haut comme un autel, sont minutieusement étendus une longue chemise de nuit et un bonnet de dentelles.

Pour un homme blessé, épuisé et tombant de sommeil : quelle tentation ! Après avoir ordonné à Le N... d'aller se reposer avec ses camarades et sans prendre le temps de faire un brin de toilette, j'enfile la chemise de la grand-mère, je me coiffe du bonnet pour ne pas salir le beau linge de lit et à peine couché, je m'endors du sommeil du juste...

Des voix me réveillent : j'ouvre les yeux. Il fait grand jour (j'ai oublié de fermer les volets). Dans l'encadrement de la porte, une vieille dame me regarde, interloquée. Je me dresse sur mon lit, elle pousse un grand cri et sort précipitamment : « *Jeannine ! Jeannine ! : ... Il y a le diable dans mon lit ! ...* »

« *Mais non, grand-mère,* répond une vois joyeuse que je reconnais être celle de mon ordonnance, *c'est pas le diable, c'est mon lieutenant !* »

Il entre alors, me regarde, lui aussi médusé, puis éclate de rire. Je me fâche. Redevenu sérieux il m'avoue : « *Ah, mon lieutenant ! Si vous pouviez vous voir dans une glace !... On dirait le grand méchant loup dans le lit de la mère-grand !* »

Je me lève. Aie !! J'ai mal partout. En tirant la jambe, je vais me regarder dans la glace : pas beau à voir ! Avec mes sourcils en broussailles, mon nez solide et ma face couverte de poussière et de sang séché, je n'ai rien d'un Adonis.

C'est alors qu'une jolie blonde (Jeannine sans doute) entre à son tour, et riante, s'approche du lit. Vite calmée, elle me propose de me soigner : Je lui demande seulement un bain très chaud. Une fois bien ébouillanté, je me fais inspecter par Le N... qui me découvre sept petits éclats d'obus sur le flanc droit et un plus gros logé sous l'aisselle. À l'aide de la pince à épiler de Jeannine il parvient à me retirer les petits, qui sont en fait des éclats de ceinture en cuivre. Quant au plus gros ? Eh bien ma foi je le garderai en souvenir en attendant des jours meilleurs ... Mon œil droit me fait mal et je suis à moitié sourd : des centaines de cigales sifflent dans mes oreilles.

Je rejoins mon peloton dans la cour de la caserne et après l'appel – que de manquants – je fais observer une minute de silence à l'intention de nos morts et de nos blessés graves évacués.

Dans l'après-midi, je rédige les textes des 25 citations autorisées par le général commandant la 9^{ème} DIC sous les ordres duquel nous avons combattu (7).

23 août : Repos dans une prairie ombragée de Saint-Maximin. J'en profite pour relater les combats de la veille (décrits au § précédent). Entre-temps, soins aux blessés légers : aucun, malgré la question posée par le toubib, n'accepte d'être évacué. Quelle plus belle preuve d'attachement au Peloton Spécial et à leur chef ! Dieu soi loué !

24 août : Étape dans le petit village de Grans. RAS.

25 août : Étape au village d'Eyguière. RAS. Soins aux blessés.

26 août : Reprise de la progression en deuxième échelon. Les Allemands ayant fait sauter le pont de la Durance à Bonpas, nous obliquons plus à l'Ouest pour emprunter le pont de bateaux lancé par les équipages du génie.

Durant la traversée de Chateaufort en liesse, nous roulons lentement entre deux rangées formées par la population enthousiaste agitant de petits drapeaux tricolores trouvés Dieu sait où. Au risque de se faire écraser, des jeunes filles criant leur joie, s'efforcent de toucher nos uniformes pour s'assurer qu'elles ne rêvent pas. L'une d'elles, plus ardente que les autres me lance d'une main sûre un melon bien mûr qui vient s'écraser sur mon casque... J'en ai les épaules et le dos dégoulinant de jus poisseux mais... très odorant.

Nous arrivons « en » Avignon en fin d'après-midi où l'accueil nous paraît bien tiède comparé à celui que nous ont réservé les précédents villages libérés. J'apprendrai bien vite que la population, inquiète à la suite d'exactions commises par les FTP (Francs Tireurs Patriotes à majorité communiste) à l'encontre des personnes « hâtivement » qualifiées de collabos, n'ose pas manifester sa joie. Un petit incident me le confirme : déambulant dans les rues noires de monde, je suis bousculé par un jeune garçon portant le brassard FTP, tenant un pot de peinture et un pinceau rouges pour marquer les maisons des « traîtres ». Il me bouscule et se permet de me menacer lorsque je le saisis par le bras :

« *D'abord vous, les officiers pétainistes, on vous liquidera quand on aura plus besoin de vous !...* »

Pétainiste !... Crénom ! La patience n'a jamais été mon fort. Je saisis le pot du jeune énergumène et lui retourne sur la tête à la grande joie des passants.

26-27-28-29 août : Repos forcé et très agréable dans la ville des Papes en attendant que le pont du Rhône (pas celui de la chanson) soit remis en bon état par nos sapeurs et que les Allemands n'ont pu détruire que partiellement, menacés par notre rapide progression.

Ici, se situe un épisode tragique, montrant avec quelle violence pouvait exploser la haine des passions politiques jugulées par l'occupation allemande. Nous sommes cantonnés dans le magnifique hôtel particulier où était installé le colonel de la Kommandantur. Les caves sont garnies de champagne Heidsieck et de cognac Hennessy. Je me suis installé dans la vaste chambre à coucher encore occupée l'avant-veille par le colonel allemand : lit spacieux protégé par une moustiquaire, salle de bain pour star d'Hollywood, etc. ... tout pour une vie de satrape.

« Mon lieutenant, excusez-moi ! je vous amène un médecin que les FTP veulent fusiller. Ils l'accusent d'avoir hébergé des Allemands alors que c'était sa petite bonne qui couchait avec eux et qui a filé elle aussi... »

Je m'habille avant que le sous-lieutenant ne revienne avec le médecin tremblant comme une feuille et qui se jette à genoux à mes pieds, saisit mes jambes et m'implore d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Mon lieutenant ! Sauvez ma femme et mes enfants. Les maquisards vont les tuer !... Je vous jure que je n'ai jamais collaboré avec les occupants. Je suis simplement anti-communiste et ils disent que je pouvais ma bonne à fréquenter les soldats alors que je ne le savais pas... »

De ma vie je n'ai jamais été aussi gêné. Je l'aide à se relever et pour lui remonter le moral, je lui offre un grand verre d'excellent Hennessy qu'il avale en s'étouffant. Je le rassure :

« Vous allez nous guider là où se trouve votre famille que nous ramènerons ici, où elle sera protégée. »

Pour éviter ses épanchements de gratitude, je vais alerter le groupe de choc qui est de jour : celui du MDL P.... Après avoir installé à l'arrière de ma jeep, le docteur armé d'une mitrailleuse, qu'il tient comme un cerceau, nous fonçons dans la nuit guidé par lui.

Après une demi-heure de marche où nous avons utilisé de petits chemins, il nous fait arrêter ; tous feux éteints, devant la grille d'une villa. Il descend et va frapper à la porte : un coup, puis deux coups. Il attend un moment puis recommence. On se croirait revenus aux temps de la Chouannerie ! Enfin, la porte s'ouvre lentement. Un grand vieillard tenant une lampe à pétrole éclairant un visage dont la dignité me frappe, nous fait entrer, très ému, dans un salon faiblement éclairé et dit au médecin, après m'avoir salué :

« Je vais chercher ma fille »

Celle-ci, une jolie femme enceinte de plus de sept mois entre, vêtue d'une seule et légère chemise de nuit. À ma vue, (je suis en tenue de combat), elle s'affole, se met à hurler et, ayant perdu la tête commence à retirer sa chemise. Le docteur se précipite :

« Mais non ma chérie, ce ne sont pas les maquisards ! c'est l'Armée d'Afrique ».

Je me retire dans le couloir et après qu'elle se soit vêtue, je la fais monter, ainsi que son mari, à l'arrière de ma jeep. Elle claque des dents ; Le N. ... l'enveloppe dans une couverture. Arrivés à mon « Hôtel, je les loge dans ma belle chambre et je repars, en jeep, avec le même groupe de choc, direction Carpentras où se trouvent les « valeureux libérateurs », qui terrorisent et rançonnent la région.

Il doit être une heure du matin lorsque nous débouchons sur la grande place. La terrasse d'un café est encore éclairée ; aux tables sont assis des individus armés de fusils ou de mitrailleuses et portant le brassard FFI.

Je saute de ma jeep et vais droit vers celui qui porte des galons de sergent sur les manches et de lieutenant sur les épaules :

« C'est vous le chef de ces gens-là ? »

« Oui ! Et d'abord qu'est-ce que vous voulez...Moi, je vous connais pas ! »

Je dégaine mon colt. Mes hommes sont derrière moi, prêts à intervenir. Je leur donne l'ordre de désarmer ces débraillés et de stocker les armes dans la cave du café puis je commande aux occupants de la terrasse de rentrer chez eux au plus vite. Je laisse sur place le MDL P. ... avec son groupe de choc avec mission d'assurer la garde des armes saisies. Puis je regagne mon « hôtel » à Avignon.

Le lendemain matin, après avoir somméillé sur le divan du salon, je suis convoqué par le commandant P....

« Eh bien mon vieux : vous vous êtes mis dans un joli pétrin ! Le préfet vient de me téléphoner pour me mettre au courant de votre « coup de force » de Carpentras. Là-bas, les FTP sont furieux d'avoir été désarmés et ... »

« Mais, mon commandant : ce ne sont pas des soldats, ce sont des bandes armées qui se conduisent en pays conquis ... »

« C'est possible ! Mais comme c'est vous qui les avez traités comme des individus suspects, c'est à vous d'aller réparer les pots cassés. Vous allez retourner là-bas et vous rendrez les armes que vous avez confisquées à leurs détenteurs ... » « Ah ça alors ! ... »

« Calmez-vous ! Vous leur lirez ensuite cet arrêté préfectoral que voici et qui fixe les conditions suivant lesquelles les FFI peuvent porter des armes, et qui devront être stockées dans un local surveillé par le maire lorsque les hommes ne seront pas en service. »

Quand j'arrive sur place, à Carpentras vers les 10 heures, celle-ci est noire de monde. Je récupère le groupe du MDL P. ... qui me rend compte que la nuit a été calme, puis je fais dégager la place, aimablement, pour y mettre en place mon peloton au complet, jeeps sur un rang, mitrailleuses armées en position de tir. Je fais avancer les FTP désarmés et les fais s'aligner sur un rang, face à mes jeeps.

Je commande : « *Garde à vous !* ». Ils obéissent avec une mauvaise volonté si évidente que des voix hostiles s'élèvent dans la foule. La moutarde me monte au nez et je crie pour me faire entendre :

« *Je n'ai pas l'habitude de commander une bande de chienlits ! Attention à vous* »

Le silence se fait sur la place. Je marque un temps puis je commande : « *Garde à vous !* »

À mon grand étonnement, les FTP obéissent en essayant de rectifier la position aussi réglementairement que possible. Me voilà bien embarrassé... Que faut-il faire ? ... Il me vient une idée.

« *Que ceux qui ont fait acte de guerre ou ont été blessés, sortent du rang !* »

Sept font un pas en avant. Je vais vers eux et les interroge, un par un sur leurs états de service. Leurs déclarations sur l'honneur me paraissant sincères, je leur fais remettre sept des meilleures armes que j'ai confisquées la veille puis je donne lecture de l'arrêté préfectoral en insistant bien sur le paragraphe stipulant que les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) ne peuvent être armées que pour des missions de sécurité fixées par les autorités civiles.

La foule, rassurée, applaudit longuement et chaleureusement, ce qui visiblement ne semble nullement faire plaisir aux « vaillants combattants du lendemain » : Expression que je cite pour l'avoir entendue prononcer par une vieille femme de Solliès-Pont s'étonnant de voir tant d'habitants mâles en armes, le lendemain de la libération alors que la veille ils étaient demeurés invisibles. Tout est bien qui finit bien. Je demande à voir le maire, mais personne ne peut me dire où il se trouve !!!

Je regagne Avignon où je rends compte au commandant P. ... que tout est arrangé, et j'apprends que le médecin et sa femme, après avoir retrouvé leurs enfants, ont été placés sous la protection du préfet.

J'ai tenu à raconter en détails cet épisode dramatique afin de montrer l'ambiance angoissante qui régnait en Provence au lendemain de sa libération et de quelle façon certains FTP se distinguaient...

Ainsi aux missions normalement confiées au « Peloton Spécial », s'en ajoutait une nouvelle : assurer la protection de la population contre les exactions d'éléments « incontrôlés ». Mission que nous remplirons encore deux fois avant de quitter Avignon.

30 août : Le pont sur le Rhône est remis en état. Nous faisons mouvement vers le Nord par la rive droite et nous arrivons en fin d'après-midi à Vals-les-Bains, où l'accueil manque totalement d'enthousiasme, en particulier dans l'hôtel où je suis logé : l'attitude de la gérante est si glaciale qu'elle frise l'hostilité. Je lui demande si elle était aussi accueillante avec les officiers allemands. Elle pâlit devant mon regard soupçonneux (les « collabos » ont de sérieux ennuis avec la Résistance) et en bafouillant des excuses, m'offre sa plus belle chambre.

31 août : Attente à Vals-les-Bains. RAS.

1^{er} septembre : Départ à l'aube : direction Saint-Étienne en deux étapes :

- 1^{ère} étape : Vals-les-Bains - Saint-Agrave en soutien d'un peloton de 2^{ème} Spahis algériens : RAS.

- 2^e étape : Saint-Agrave - Saint-Étienne en patrouille de pointe. Doublant le peloton de Spahis arrivé en fin de mission, nous projetons par bonds sur une route déserte et traversant des villages aux volets fermés et sans un chat dans les rues : les Allemands ne doivent pas être loin ... Les rares paysans que j'interroge ne sont pas loquaces et ne manifestent aucun enthousiasme à nous voir passer. J'en connaîtrai la cause dans la soirée : nous avons progressé tellement vite et la radio contrôlée par les Allemands taisant notre avance, les habitants qui n'ont jamais vu de jeeps se demandent si nous sommes des soldats alliés ou des ennemis.

Vers quinze heures, sans avoir rencontré de résistance allemande, nous arrivons dans les rues désertes de Firminy. Après avoir rangé les jeeps, j'interpelle le seul passant, un plombier rasant les murs :

« *Alors mon gars : c'est tout l'effet que ça te fait de revoir l'Armée française ?* »

Il s'arrête estomaqué : « *Qu'est-ce que vous dites ? ... Alors c'est vrai : c'est la libération ! Et vous : c'est l'Armée d'Afrique ?* ... « *Mais oui, c'est nous !* »

Il en laisse tomber sa caisse à outils et entonne la Marseillaise la plus fausse que j'ai jamais entendue.

Alors les fenêtres s'ouvrent ; les gens apparaissent et à la stupeur, vite dissipée, succèdent les ovations et les drapeaux tricolores apparaissent. Et puis c'est la ruée sur nos jeeps. Hommes et femmes délirant de joie se jettent sur nous pour nous embrasser, nous toucher, nous arracher qui un bouton, qui un galon, qui un insigne.

Quel déchaînement !... Il faut se défendre pour ne pas être à moitié déshabillé...

Mais bientôt, se frayant difficilement un chemin à travers la foule, une Citroën noire décapotée conduite par un sous-lieutenant portant un képi de méhariste bleu ciel !!! s'arrête à ma hauteur :

« *Ah mon lieutenant, me crie-t-il. C'est trop beau, ah oui : c'est trop beau ! Vous voilà ! Les derniers Allemands sont partis ... Vive la libération !* Puis plus calme :

« *Il faut défiler en ville, il y a trop longtemps qu'on vous attend ! .. Attendez-moi ici, je vais vite prévenir le préfet...* »

Il fait demi-tour et fonce au risque d'écraser une des personnes sur la chaussée. Entourés par la foule grandissante, nous répondons à leurs questions :

« *Oui, nous sommes des Chasseurs d'Afrique !* »

« *Oui, nos drôles de petites voitures : ce sont des Américaines, des jeeps.* »

« *Non, nous n'avons pas été parachutés : nous sommes venus par la route.* »

(7) Sur les 25, 12 seulement seront accordées.

Une jeune fille me dit :

« C'est formidable : Radio-Londres a annoncé à midi que vous étiez seulement à Vals-les-Bains. Qu'est-ce que vous avez foncé !!! »

Etc. ... Etc. ... Les commentaires vont, eux aussi, bon train.

Mais la Citroën du sous-lieutenant saharien FFI revient à toute allure.

« Ca y est ! me crie-t-il. Le préfet est prévenu ! Tout le monde vous attend ! Nous allons défiler : c'est trop beau, c'est trop beau !... »

Le commandant P. ... arrive alors dans son command-car . Je le mets au courant. Il me répond en riant :

« À vous l'honneur ! Après le défilé vous me rejoindrez à la préfecture. » Je fais passer l'ordre à mes sous-officiers de faire rectifier les tenues des cavaliers afin qu'ils soient impeccables et ... nous voici partis jeeeps en colonne par un, pour le plus extraordinaire défilé de ma carrière. La grand-rue de Saint-Étienne, rectiligne et longue d'un bon kilomètre que nous dominons du haut de la côte où nous sommes, est noire de monde massé sur les deux trottoirs. La marche triomphale commence dans le délire de la foule. Des cris de joie montent de toutes parts : *« Vive la France ! » « Vive l'Armée d'Afrique !... »* Des hommes et des femmes, au risque de se faire écraser, s'avancent vers nos jeeeps pour nous toucher. Lorsque nous arrivons au bout de cette très longue rue, le sous-lieutenant méhariste qui nous a précédés me demande de faire demi-tour pour recommencer. Entre-temps la foule a doublé, son enthousiasme aussi et c'est au milieu d'une double haie de gens hurlant leur joie en agitant mouchoirs et petits drapeaux.

En définitive, c'est au ralenti que nous arriverons sur la place de la préfecture, pilotés par un adjudant de gendarmerie arrivé fort à point.

Je fais ranger mes jeeeps en colonne double et stopper les moteurs. Et, cette fois, c'est une marée humaine qui nous submerge. Je ne sais pas combien de fois j'ai été embrassé, trop occupé à protéger mes galons et mes insignes jusqu'au moment où un autre gendarme viendra me chercher pour me conduire dans les salons de la préfecture où le préfet, ayant à sa droite, le commandant P. ... préside une réception en notre honneur, entouré des autorités de la libération *« les anciennes, celles de Vichy, ayant disparues »* me dit le lieutenant méhariste.

Le commandant P. ... et moi, nous sommes invités par le préfet à paraître à ses côtés sur le balcon, pour recevoir les ovations de la population.

Ayant toujours eu en horreur les grandes manifestations de masses, je me tiens à l'écart, surtout préoccupé par l'état de mes jeeeps, assaillies par les Stéphanois. Après un champagne servi dans le grand salon, je m'excuse et file pour aller faire dégager mes véhicules par des gendarmes qui nous conduiront ensuite dans leur caserne où ils seront à l'abri des curiosités trop exaltées.

Nous avons quartier libre jusqu'à une heure du matin. Mes hommes sortent leurs tenues de sortie des paquetages, avant de se répandre dans la ville.

Quant à moi, ayant décliné l'invitation au grand banquet de la libération organisé par les autorités, je préfère imiter mes gars et me promener dans les rues, où la joie dure encore, et où les jolies Stéphanoises sont très curieuses de connaître de plus près leurs libérateurs.

2 septembre : Départ à sept heures trente sous une pluie fine et un ciel gris. Le commandant P.... m'a mis au courant de la situation :

Une garnison allemande d'environ 10 000 hommes tient encore la ville de Lyon, mais aucune troupe ennemie n'est signalée dans les massifs du Lyonnais et du Charolais. C'est donc dans cette région accidentée que la 1^{ère} DB doit foncer pour contourner Lyon et couper la retraite à sa garnison.

Le « Peloton Spécial », précédant cette fois encore l'avant-garde, reçoit l'ordre de se porter vers le Nord :

- 1^{ère} étape : Saint-Galmier : RAS. notre progression plus lente (de point d'observation en point d'observation) m'est imposée par l'attitude méfiante de la population.

- 2^{ème} étape : l'Arbresle. Nous atteignons cette petite ville vers quinze heures où par le renseignement d'habitant, j'apprends, à ma grande surprise, qu'un autre détachement nous a devancés, en utilisant un autre itinéraire... Effectivement, en arrivant sur la place : Qu'est-ce que je vois ? !!! Des command-cars et un scout-car rangés le long d'un édifice et, en haut des escaliers de celui-ci... Le général DU VIGIER en tenue de combat et tout souriant ! ... Je me porte vers lui au plus vite.

Sautant de ma jeep, je me mets au garde à vous et je salue. Me tendant une large main et de plus en plus souriant, il me dit :

« Mon vieux LAMAZE : vous n'imaginez pas à quel point je suis content de vous voir !... Comme en 1914, où sous-lieutenant de Cuirassiers, je patrouillais dans les lignes allemandes, le plus loin possible, j'ai foncé et me voilà tout seul en plein dispositif ennemi. Vous allez donc assurer immédiatement ma couverture jusqu'à l'arrivée de l'avant-garde »

Depuis le débarquement, j'ai vécu suffisamment de situations insolites que je ne peux m'empêcher de rire !...

« Autrement dit, dis-je, nous faisons une course de vitesse ! »

Toujours aussi jovial il reprend :

« Nous pouvons tomber sur l'ennemi d'une minute à l'autre. Vous allez donc vous porter en reconnaissance au-delà de Civrieux pour atteindre et tenir le carrefour de la Gibelotte, situé sur la route nationale à 18 kilomètres au nord de Lyon.

Je vous enverrai des renforts dès que... je le pourrai. »

La pluie a cessé. Je donne mes ordres et le « Peloton Spécial » repart. Depuis Avignon, il a pu combler une partie de ses pertes par l'apport de quelques engagés volontaires et, en remplacement de notre très regretté sous-lieutenant C..., par l'envoi d'office par le commandant P..., de l'aspirant V... dont le moins que je puisse dire est que, ni physiquement, ni moralement, il a la stature d'un officier de troupe de choc. Mes gars l'ont surnommé « Cyprien ».

La progression par bonds reprend. Dans Civrieux, des habitants derrière leurs volets me font signe d'arrêter. Couvert par ma patrouille de pointe, je mets pied à terre et me porte à la porte d'une maison, qui s'ouvre pour laisser apparaître, prudemment une femme :

« Attention, me dit-elle, les Allemands sont tout près ! Les derniers viennent de partir ; ils doivent être maintenant au carrefour de la Gibelotte... »

Un jeune homme s'avance vers moi :

« Si vous voulez, je peux vous guider. Je connais bien le coin. »

Je le fais monter à l'arrière de ma jeep et mon agent de transmission lui prête une mitrailleuse. Après avoir roulé pendant plusieurs kilomètres, le jeune volontaire me dit :

« Attention ! Il faudrait s'arrêter devant le viaduc et continuer à pied ! »

Je fais ranger les jeeps le long des buissons et commande : *« Dispositions de combat ! »*

Moins de cent mètres plus loin, après un tournant, je découvre le viaduc et un peu en retrait une auberge. Des Allemands s'activent sur la route, mais avant que je n'en ai donné l'ordre, une rafale de mitrailleuse crépète derrière moi. C'est le jeune garçon qui s'est affolé et (une fois encore la baraka me protège) les balles encadreront mes jambes, une seule coupant légèrement l'intérieur de mon pantalon à hauteur du mollet !... (ce dont je ne m'apercevrai que plus tard). Mais ce qui est plus grave, c'est que les Allemands, alertés, se camouflent dans les buissons.

« Espèce de p'tit con, lui crie mon ordonnance en lui allongeant une maîtresse gifle et en lui arrachant la mitrailleuse, t'aurais pu tuer mon lieutenant et t'as tout fait rater !... »

Après un court combat rapproché, je progresse pour contourner l'auberge, mais les Allemands décrochent, l'un d'eux, blessé tombe, deux autres le ramassent et disparaissent derrière la haie.

Je fais occuper le carrefour, face au Sud en direction de Lyon et peu après, un peloton d'AM de notre régiment, commandé par mon ami le sous-lieutenant G... nous rejoint.

Je le mets rapidement au courant de la situation. Il me demande un soutien porté pour s'élancer à la poursuite des Allemands qui ont du gagner le petit village de Lissieu. A mon grand regret, je dois refuser car, étant donné mon faible effectif dans une situation aussi risquée, je ne peux vraiment pas me priver d'une escouade. Hardiment et gaiement, du haut de sa tourelle, il me lance une boutade :

« Dommage ! Eh bien, j'irai tout seul : comme un grand !... »

Sur son ordre, ses cinq AM foncent en formation de combat vers le village et quelques instants plus tard des tirs d'armes automatiques légères et lourdes m'apprennent qu'il a accroché l'ennemi et l'a sûrement réduit puisque je n'entends aucune réplique, ni de grenades, ni de fusils.

Ainsi rassuré sur mes arrières, me voici donc avec mon petit monde, installé au carrefour en position défensive, alors qu'à tout instant, de grosses colonnes allemandes, motorisées et blindées peuvent se replier vers le Nord et nous écraser comme fêtu de paille... Si j'ai vécu des moments difficiles dans ma vie, ceux-ci compteront parmi les plus longs ; et mes hommes partagent cette attente avec la même appréhension mais tout en conservant leur calme. Avec une telle troupe, l'audace ne peut être que payante.

Rapidement, je fais embosser les jeeps à l'abri du viaduc et donne l'ordre d'aménager les fossés du carrefour en emplacement de tir pour les mitrailleuses de 30. Et dans un silence insolite commence la longue attente... Lentement les minutes passent... Enfin dans la soirée, débouchant de la route de Civrieux, s'avancent deux pièces anti-chars de la 13^{ème} demi-brigade de la Légion Étrangère ?... Inespéré mais vrai !... L'adjudant qui commande cette section se présente à moi et me rend compte avec un accent alsacien :

« J'ai reçu l'ordre de venir vous renforcer avec mes deux pièces. »

Ouf ! Je me sens plus à l'aise. Je le laisse reconnaître le terrain et donner ses ordres et admire avec mes yeux d'ancien légionnaire, avec quelle précision, quelle rapidité et quel silence, la mise en batterie s'exécute dans l'emplacement aménagé pour prendre d'enfilade la route de Lyon.

La longue attente reprend. Un peu avant la tombée de la nuit, un motard du PC du général vient me remettre un pli. Je dois me porter immédiatement au château de Civrieux pour assurer la protection immédiate de l'EM de la 1^{ère} DB qui s'y est installé.

Quand je franchis la grille du parc du château, j'y découvre une jolie pagaille. Sur la pelouse du parc sont entassés pêle-mêle, command-cars, jeeps, Dodges, GMC, half-tracks et automitrailleuses. Sur le perron à colonnades, dominant cet ensemble, le général DU VIGIER dresse sa haute taille et, furieux (c'est la seule fois où je l'ai vu en colère) passe un suif de première au capitaine commandant la compagnie de QG responsable du cantonnement. Comment a-t-il pu entasser tout ce monde dans une telle ratière à quelques kilomètres de l'ennemi, avec pour toute protection, le peloton d'AM du 3^{ème} RCA (dont on est sans nouvelles) et mon « Peloton Spécial ».

Après avoir installé mes deux groupes de choc à l'entrée du parc, je trouverai la nuit bien longue, d'autant plus longue qu'à plusieurs reprises elle sera troublée par des coups de canon et des rafales de mitrailleuses.

4.5.6 septembre : Pendant ces journées d'intense activité où j'ai pu m'infiltrer à plus de trente kilomètres dans le dispositif ennemi, je n'ai pas eu le temps de tenir mon journal. Je profite d'un répit (après avoir enfin pu dormir) pour faire revivre ces opérations où le « Peloton Spécial » illustra parfaitement sa devise : AUDACE – SILENCE – RUSE.

À l'aube, alors que la pluie a cessé, nous repartons vers le Nord par Anse, traversons Villefranche qui vient d'être libérée, et où le 9^{ème} RCA après un rush foudroyant, s'est particulièrement distingué. De là, nous partons rapidement à la poursuite de l'arrière-garde allemand, traversons sans coup férir Belleville, La Chapelle, et les Crèches-sur-Saône où, quittant la route nationale, nous atteignons Cluny. Le PC du général DU VIGIER ne tarde pas à nous rejoindre et le commandant P... me fixe ma nouvelle mission : le gros de l'armée allemande qui occupait le Sud-est de la France se replie au plus vite en direction de Dijon pour échapper, si possible, à la menace d'encercllement que fait peser sur lui la rapide progression de la 1^{ère} DB. C'est donc une course de vitesse qui se joue entre elles.

À l'aube du 5 septembre le « Peloton Spécial » repart en flanc-garde gauche de l'axe Macon - Tournus - Châlons sur Saône et utilisant les petites routes, reconnaît sans rencontrer d'éléments adverses (contrairement aux renseignements des habitants) cette région du Morvan tout en mamelons boisés.

Nous passerons la nuit dans une ferme aux environs de Buxy. RAS.

Au petit jour, avant de reprendre la progression, j'ai fait camoufler les jeeps en buissons roulants avec des branchages de verdure. En effet, nous allons opérer bien au-delà de la « bomber-line », c'est-à-dire, au-delà de la ligne de contact possible avec l'ennemi, établie chaque jour par le commandement allié et au-delà de laquelle tout détachement non identifié est systématiquement attaqué par les aviations alliées.

Nos jeeps ainsi déguisées, lorsqu'elles sont arrêtées au tête-à-queue en bordure d'une route, ressemblent plus ou moins à une haie.

Dans cet équipage de verdure, patrouillant vers le Nord, nous arrivons en bordure du plateau dominant la vallée de la Dheune. Il est environ 14 heures. Faisant stopper le peloton en « formation de haies » au bord de la route, je me porte à pied vers un petit mamelon à 20 mètres de là et d'où je domine la vallée et les abords d'un village tout en longueur : Saint-Léger-sur-Dheune. Tout semble calme. Sur la route que l'on voit à plus d'un kilomètre de part et d'autre, je ne découvre aucune circulation, ce qui m'étonne, car cette route, d'après les renseignements fournis par le commandant P... est un axe de repli important de l'ennemi. Effectivement, au bout de quelques minutes d'observation, je vois venir du S.E. un petit détachement de véhicules légers, eux aussi recouverts de branchages. Roulant à vive allure, il traverse le village et disparaît en direction du N.O. J'appelle alors mon adjoint, l'aspirant V... et accroupi derrière le talus, après lui avoir expliqué la situation, je lui donne pour mission de gagner à pied, avec son groupe de choc et couvert par deux mitrailleuses que je fais mettre en batterie, les lisières du village : s'il ne lève aucun coup de feu, profitant d'un moment où je ne verrai aucun détachement venir par la route, je foncerai en jeeps et, après l'avoir récupéré au passage, le peloton fera irruption dans le village pour le boucher en occupant les deux sorties. L'aspirant, médusé, me regarde avec des yeux affolés et bredouille :

« Mais c'est dangereux, mon lieutenant !... »

« Quoi ! »

« Mais... il n'y a personne devant moi pour me couvrir ? »

« Et votre escouade d'éclaireurs !... »

Les gradés et les cavaliers du peloton le regardent avec mépris et méfiance. Je suis obligé de me fâcher :

« Je vous donne l'ordre d'obéir immédiatement ! »

La mort dans l'âme, il donne ses ordres pendant que je fais mettre deux mitrailleuses en batterie pour couvrir sa progression, en cas de réaction de l'ennemi. Couché sur le talus, je scrute à la jumelle le village et ses lisières. Lorsque le groupe de choc de l'aspirant, en formation d'approche arrive à mi-chemin, je fais remonter rapidement l'autre groupe dans les jeeps et nous dévalons (... Mot illisible) la route en lacets, cueillant au passage le groupe à pied. Débouchant en plein village, j'envoie le groupe de l'adjudant chef M... tenir la sortie N.E., alors qu'avec l'autre groupe je me porte vers la sortie S.O. Il y a là, bordant la route en dernière maison, une belle auberge avec une terrasse garnie de longues caisses rouges et jaunes, garnies de géraniums. Nous sautons à terre, les caisses de fleurs sont placées en ligne en travers de la route (c'est très décoratif) deux tellermine amorcées sont glissées dessous et une mitrailleuse est mise en batterie à une fenêtre prenant la route en enfilade. Ces dispositions de combat sont à peine terminées qu'à l'autre sortie du village éclatent des rafales de mitraillettes et une explosion de grenade, suivie d'une forte déflagration. Je n'ai pas le temps d'aller sur place pour me rendre compte. De la fenêtre de l'auberge où je suis en observation, je vois venir vers nous, sur la route, une Citroën noir ayant, allongé sur le toit un soldat allemand (sans doute remplissant la mission de guetteur de ciel). Ma mitrailleuse en batterie ouvre le feu lorsque la voiture arrive à environ 200 mètres : touchée, elle fait une embardée et va verser dans le fossé ; le guetteur du ciel est projeté dans l'herbe, les trois occupants vêtus de feldgrau bondissent et se jettent à l'abri dans la haie ; je n'aurai pas le temps d'aller les « cueillir ». Un bruit caractéristique de chenilles nous parvient en grandissant et un char – vraisemblablement un PZKW 2 – apparaît au tournant de la ligne droite à quelques 300 mètres. L'AMM8 de la SM que le commandant P... a mis à ma disposition pour établir les liaisons radio avec lui s'est embossée en bordure du canal.

Lorsque le char allemand s'arrête à une centaine de mètres de la simili-barricade des caisses de géraniums, elle ouvre le feu. Le char réplique par un coup de canon qui explose devant une des caisses, et se replie en marche arrière.

Il y a un moment d'accalmie qui permet à l'adjudant chef M... de venir me rendre compte :

« J'avais à peine mis pied à terre qu'un convoi allemand est arrivé sur nous. ... »

Nous l'avons stoppé à la mitrailleuse. Le brigadier G... a lancé une grenade dans le camion de tête qui contenait des nourrices d'essence. Quelle explosion !... Les véhicules qui suivaient plus loin ont pu faire demi-tour bien qu'on les aient pris à partie à la mitrailleuse... »

Je le félicite et lui ordonne de continuer à tenir sa position et je rentre dans l'auberge, guettant un retour offensif du char appuyé par un soutien porté. Je passe un message radio de l'AM au commandant P... qui me confirme de tenir le village jusqu'à l'arrivée des renforts. Tout est redevenu calme, mais les habitants restent terrés chez eux, volets fermés. C'est alors que descendant par la route en lacets que nous avons empruntée pour pénétrer dans le village, 5 AM en formation de reconnaissance, progressent par bonds. J'envoie aussitôt une jeep pour annoncer notre présence et peu après, un lieutenant du haut de sa tourelle, fait avancer sa blindée dans la rue jusqu'à moi. Nous nous présentons. Il appartient au 2^{ème} régiment de Spahis algériens.

Je lui propose de foncer à la poursuite du char allemand avec mon peloton en soutien porté mais il refuse, étant arrivé en fin de mission et attendant de nouveaux ordres :

« Mais, ajoute-t-il, puisque je tiens les sorties du village, vous êtes libres de repartir ».

Ce que je fais aussitôt en remontant sur le plateau, d'où j'ai des vues plus lointaines sur la route menant à Montchanin. Par contact radio, je rends compte au commandant P... qui me confirme ce nouvel axe de marche. Dans nos jeeps-buissons, nous roulons sur une petite route traversant les localités de Charrecey, Chatelmorgon, l'Abergement sans rencontrer âme qui vive (pas même une poule) lorsqu'après avoir traversé ce hameau, le klaxon de la dernière jeep lance le signal « Alerte contre avions ».

Heureusement nous longeons un boqueteau. Les jeeps viennent s'y ranger au tête-à-queue et l'AM a le temps de se camoufler sous les arbres.

Pourtant, la patrouille de cinq Thunderbolts facilement reconnaissables à leur silhouette trapue, après être passée à haute altitude à notre gauche, décrit un demi-tour en vol de canard et revient droit sur nous. Je maudis l'AM qui a dû être repérée... La patrouille fait à nouveau demi-tour et repasse au-dessus de nous, puis s'éloigne et disparaît au loin. Comme nous sommes bien au-delà de la « bomber-line », je décide de gagner au plus vite le village de Villeneuve-en-Montagne qui n'est plus qu'à quelques centaines de mètres devant nous. Au moment où ma jeep arrive à hauteur de la première maison, les cinq avions surgissant derrière nous, passent très bas au-dessus de nos têtes, dans un bruit fracassant. Que faire ?...

Nos jeeps et surtout l'AM ont été repérées. Dans cette unique rue rectiligne et très large avec ses abords très dégagés devant les maisons, je ne vois d'autre solution de protection que de faire coller les véhicules contre les murs des maisons. Hélas, la population reconnaissant en nous ses libérateurs sort pour nous acclamer. Je saute de ma jeep, et m'époumone à crier : *« Ne restez pas là !... Rentrez vite chez vous !... Les avions vont nous attaquer !... »*

Rien n'y fait... Attaquant cette fois perpendiculairement à la rue et passant au ras des toits, les Thunderbolts prennent pour objectif principal l'AM ; tirant au canon et à la mitrailleuse. Deux rafales passent au ras de ma tête, fracassant la jambe de mon brigadier dépanneur debout à mes côtés, tuant l'opérateur-radio de l'AM et, brisant les tuiles d'un toit, incendie une grange ; plus loin un civil est mortellement atteint. Les avions, sans tirer, font un nouveau passage. De rage je vide sur eux le chargeur de mon colt.

Un habitant a alors l'idée d'étendre un drapeau tricolore sur la chaussée : ce que voyant, les avions à leur troisième passage n'ouvrent pas le feu. Regroupés en vol de canard et prenant la rue d'enfilade, ils passeront une dernière fois en battant des ailes –sans doute pour s'excuser- et disparaîtront en direction du Sud.

Le commandant P... qui vient de nous rejoindre, a tout juste le temps de faire coller son command-car contre un mur. Il accourt pour m'aider à ramasser le blessé et le porter dans l'auberge toute proche pour lui faire un garrot avec sa ceinture, arrêtant le sang qui coule à flot et sauver ainsi la vie au blessé.

La population sort dans la rue et, malgré l'émotion de l'attaque, tient à nous manifester un accueil enthousiaste. Le maire auquel j'explique ce qu'est la bomber-line pour qu'il comprenne les causes de la méprise des aviateurs alliés, me répond très dignement :

« Un habitant tué et une grange en feu ?... C'est vraiment pas cher pour être libérés ».

Et pendant que le commandant P... fait évacuer le tué et le blessé, il me donne un renseignement des plus intéressants :

« Dans la vallée de la Dheune, à environ dix kilomètres d'ici, à Perreuil, une compagnie allemande répare la voie ferrée que les Américains ont bombardée hier. Ça travaille dur là-bas, parce que vous comprenez, mon lieutenant, il faut que le train blindé, camouflé sous un pont du Creusot arrive à passer cette nuit... Comme ils font tous, les chleus, pour ne pas être encerclés par l'armée de la Libération. »

Il me propose ensuite, de prendre pour guide, son fils âgé de 17 ans, qui me conduira à un observatoire « idoine ». Son fils, un beau garçon au visage ouvert, n'est pas peu fier de s'asseoir à l'arrière de ma jeep et sous sa conduite, les 13 jeeps-buissons gagnent un bois dominant la vallée de la DHEUNE. Après avoir roulé dans un chemin creux sous les couverts, nous nous arrêtons et, à pied, nous gagnons un excellent observatoire.

De là, je vois parfaitement la voie ferrée où s'activent une centaine d'Allemands le torse nu, car il fait très chaud. Je ne décèle, pour assurer leur protection aucun poste de guet. Ils se croient en sécurité, n'imaginant pas qu'un petit détachement de reconnaissance précède de quelques trente kilomètres l'avant-garde française.

Je décide de faire un coup de main de nuit et pour mieux reconnaître le terrain, je ne vois pas d'autre solution que de m'approcher seul, au plus près, à pied et, moi aussi le torse nu, pour ressembler à un soldat allemand.

Après avoir fait mettre une mitrailleuse en batterie à la lisière du bois pour me couvrir éventuellement, je retire ma chemise, la confie à Le N... (j'ai heureusement conservé mon bronzage d'Oranie et je porte des rangers ressemblant aux demi-bottes allemandes).

Les mains dans les poches, sifflant « Lily Marlène », une rengaine de la Wehrmacht passée dans les armées alliées, je descends, d'un air innocent dans la vallée en notant minutieusement dans ma tête les points de repère qui me permettront de me guider cette nuit, sans m'égarer, à savoir :

- Le chemin de halage que je longe pendant cent mètres,
- La passerelle de l'écluse du canal,
- La traversée de la route que je franchis plié en deux,
- Le ponceau antique enjambant la Dheune sous les vertes frondaisons qui m'abritent,
- Et dans la prairie, un buisson isolé à quelques 40 mètres de la voie ferrée,

Je m'en approche d'un air nonchalant, et sans vergogne, je tombe le pantalon, je m'accroupis comme pris d'un besoin urgent, ce qui me permet de détailler en toute tranquillité, le remblai, haut de plus de deux mètres, contre lequel nous viendrons nous plaquer en silence, avant de donner l'assaut et de détruire la voie.

Ayant tout enregistré dans ma mémoire, je me relève tranquillement, reboutonne mon pantalon et m'efforce de repartir pas à pas, alors que j'ai une envie folle de prendre mes jambes à mon cou, pour ne pas obéir à la voix d'un feldwebel me rappelant à l'ordre... Bigre : que c'est long 50 mètres !...

Ouf ! me voici hors d'atteinte...

Quand je rejoins le peloton, l'hilarité est générale. Le brigadier G... qui a toujours le mot pour rire lance cette remarque :

« *Comme ruse de guerre : montrer le bas de son dos aux fridolins, mon lieutenant : fallait y penser !* »

Quand le calme est revenu, j'annonce que cette nuit, après avoir effectué cette reconnaissance sur le terrain, nous monterons un coup de main exemplaire pour empêcher le train blindé de passer.

De retour au village je rends compte au commandant P... et lui demande l'autorisation de faire le coup de main. Il accepte. La population, maire en tête, nous invite à un copieux casse-croute : jambon cru du pays, motte de beurre, fromage et confiture, le tout arrosé d'un excellent beaujolais.

Le moral est au beau fixe ; à onze heures, renforcés par une poignée de volontaires du village, nous repartons en jeeps, feux éteints, atteignons sans encombre le chemin creux dans le bois et continuons à pied en colonne par un.

Arrivé au chemin de halage, je m'arrête et tendant l'oreille, j'entends nettement les talons ferrés d'une sentinelle allemande faisant les cent pas sur la route, de l'autre côté du canal. Bigre : l'affaire se complique.

À voix basse, je fais passer l'ordre de continuer à plat ventre pour dépasser la sentinelle et atteindre la passerelle de l'écluse. C'est alors que l'affaire se gâte : un partisan ne peut retenir une quinte de toux. De l'autre côté du canal, une voix lance : « *Wer da ? Halte-là* » Un coup de feu éclate, la balle siffle au-dessus de nos têtes. Je dégoupille une grenade défensive et la lance en direction de l'Allemand ; j'entends le plouf dans l'eau (Crédié : trop court !) où elle explose m'arrosant copieusement.

Je me dresse et ordonne : « Debout !... Retour aux jeeps ...au pas de gymnastique ! »

Quelle galopade dans la nuit faiblement éclairée maintenant par la lune !. L'attaque par surprise a échoué. Nous nous retrouvons sans dommage à nos véhicules. Il faut attendre et trouver un autre itinéraire d'approche menant à la voie ferrée : pas question d'abandonner la partie.

Mettant mon peloton au repos sur place, je repars suivi du brigadier P... qui, à La Farlède s'est distingué par son sang-froid.

Cet après-midi, j'ai heureusement repéré un pâturage descendant en forte pente vers le canal et dont la clôture en barbelés longeant la lisière du bois où nous sommes, aboutit à quelques mètres seulement de l'écluse : un itinéraire parfaitement jalonné donc , pour une progression de nuit.

En le suivant aisément, nous arrivons à la passerelle. Si tout est calme autour de l'écluse, par contre à cent cinquante mètres, faiblement éclairés par trois lampes-fenêtres, dans un bruit de pelles et de pioches, les Allemands s'affairent sur la voie ferrée. Par ailleurs, la reconnaissance de terrain que j'ai pu faire en plein jour cet après-midi, me permettra d'atteindre l'objectif au plus près, et sans erreur, possible. J'écoute un bon moment : on travaille toujours aussi activement sur le rail. Le train blindé n'est donc pas encore passé, mais je n'ai pas de temps à perdre...

De retour aux jeeps, je fais faire par Le N... une distribution de l'excellent cognac découvert dans les caves de la Kommandantur d'Avignon. Mes hommes sont graves. G... lui-même, ne lance pas le quolibet. Chacun se rend parfaitement compte de l'importance de la mission que nous allons accomplir... et des risques qu'elle comporte : si l'effet de surprise ne joue pas, nous nous retrouverons à 27 contre plus de cent... Sans parler des mitrailleuses placées aux endroits stratégiques pour couvrir la compagnie au travail.

Mais dans la situation telle qu'elle se présente, notre devise : « AUDACE-SILENCE-RUSE », nous donnera la supériorité morale (la baraka aidant).

Il est maintenant temps de repartir, après avoir donné, très en détail mes ordres pour l'attaque du train blindé, à savoir :

Le peloton, après s'être déployé en ligne, viendra se plaquer contre le remblai, juste en dessous des Allemands ; le premier groupe à ma droite, le deuxième à ma gauche : mon petit groupe de commandement et moi-même au centre.

C'est alors que nous parviennent les bruits d'une locomotive roulant lentement. Le train blindé ?... Mon cœur se met à cogner très fort : il faut immédiatement agir : décimer les Allemands travaillant sur la voie ferrée avant que celle-ci ne soit remise en état.

En silence, nous repartons. Le canal, la route, la Dheune sur le pont de pierre sont traversés en colonne par un ; dans la prairie le peloton se déploie en ligne. Le train s'est arrêté mais les bruits de pelles et de pioches continuent à se faire entendre. Nous progressons lentement, au coude à coude dans l'obscurité ; nous voici couchés contre le remblai sans être vus par les Allemands au-dessus de nous. À la lueur des lanternes, je les discerne ainsi qu'une locomotive haut-le-pied qui repart lentement !!! Ce n'est donc pas le train blindé mais une machine manœuvrant pour essayer la solidité des rails... Tant pis ! ... Je commande d'une voix forte : « *Debout : ouvrez le feu !* »

Les mitraillettes crépitent. Chez les Allemands, c'est la panique... Des cris, des hurlements, des vociférations... Les survivants sautent de l'autre côté de la voie et fuient dans la nuit. La locomotive repart précipitamment en arrière. Suivi du MdL P... je monte sur la voie et nous plaçons deux grenades sur les rails. J'ordonne le repli. L'affaire n'a pas duré deux minutes et déjà, l'ennemi riposte. Une mitrailleuse derrière nous ouvre le feu, les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Nous retraversons la prairie « sans mollir », une autre mitrailleuse tire à son tour sur notre gauche. Le pont est franchi en flèche et nous voici couchés dans le fossé de la route, à hauteur de l'écluse. Les balles sifflent toujours. Par file de trois, je fais franchir la passerelle à mes hommes, vérifiant ainsi qu'il n'y a pas de manquants. Remontant le pâturage en longeant le barbelé, nous rejoignons les jeeps. Je constate alors que je n'ai qu'un blessé léger à la main. La baraka toujours !...

Laissant le peloton au repos, je me porte, suivi de Le N... à l'endroit dominant la vallée. Tout est calme, tout est obscurité. Les lampes sur la voie n'ont pas été rallumées. Ainsi le travail n'a pas repris ? La voie ne sera pas réparée, le train blindé ne passera pas cette nuit. Un grand bravo pour le « Peloton Spécial » !...

De retour à Villeneuve-en-Montagne, je rejoins le commandant P... qui nous attend. Je lui rends compte de la bonne exécution de ma mission. Il paraît d'abord un peu sceptique, puis après m'avoir donné une tape sur l'épaule, il prend contact avec le PC de la 1^{ère} DB, auquel il transmet les renseignements que je viens de lui fournir. Il écoute encore un bon moment avant de reposer l'écouteur et de me dire :

« *Parfait ! Un escadron de Tanks Destroyers du 9^{ème} RCA ira au petit jour se placer en embuscade pour tendre une embuscade au train blindé. Mon cher LAMAZE, avec votre peloton, vous venez de faire un coup sensationnel. Ce train blindé, c'est sûr maintenant, ne passera pas ! Allez dormir un peu : vous ne l'avez pas volé !* »

7 septembre : Départ : direction Chagny en empruntant la vallée de la Dheune. Dans les rues de Saint-Léger où le « Peloton Spécial » a combattu hier, je trouve les Tanks Destroyers du 9^{ème} RCA. Le capitaine G..., un camarade, m'annonce d'une voix joyeuse :

« *Bravo mon vieux ! Grâce au message que le commandant P... m'a fait parvenir par le PC du général, je suis arrivé à temps à Saint-Bérain pour coxer le train blindé. Il était suivi d'un train de voyageurs transportant des fantassins. Oh ; ça n'a pas duré longtemps ! Quelques coups de canons bien placés et ils se sont rendus... Devine ce qu'il y avait à l'intérieur des deux wagons blindés ?... Des quantités de bas de soie, des canadiennes en peau de mouton et des tas de cartouches de cigarettes américaines : curieux, hein ?* »

Reprenant notre progression, nous sommes accueillis, à Rémigny par un bombardement d'artillerie mal réglé qui ne coûte aucune perte. Ayant rejoint la route nationale, j'y trouve le colonel L... commandant le 2^{ème} Spahis algériens qui me demande de former le soutien porté de ses AM prêtes à foncer sur Chagny. Un habitant s'avance vers nous et se découvrant :

« *Excusez-moi... Mais le wagon de marchandises que vous voyez arrêté sous le pont : il est plein de munitions. C'est pour tout faire sauter que les chleus envoient des obus...* »

Le colonel L...le remercie et me lance :

« *Pas une minute à perdre ! Il faut foncer. Suivez mes AM à 100 mètres de distance, prêts à engager le combat à pied !* »

Pour de l'audace, c'est de l'audace ! Si un obus atteint le wagon au moment où nous passons !!!... Et puis une fois passé le pont, si l'ennemi a installé une forte résistance dans les rues ?

Je préfère ne pas y penser... Les AM démarrent. Nous suivons à 100 mètres. Le pont est franchi et nous voici en ville. Les habitants sortent dans la rue et nous apprennent que les Allemands viennent de se replier. Nous nous installons en avant-poste à la sortie Nord. Peu après nous sommes doublés par les chars Sherman du 5^{ème} RCA que nous n'avons pas revus depuis La Farlède. Que de chemin parcouru !

Dans l'après-midi nous patrouillons dans la forêt de Bercy à la poursuite de deux canons allemands tirés par des bœufs !!! (renseignement fourni par la population). Nous aurons beau chercher nous ne trouverons rien.

« *Sûrement des canons fantômes* » remarque G...

La nuit nous surprend à la sortie Nord de la forêt. Après ces journées d'activités incessantes et une nuit blanche, nous tombons de sommeil. Je fais ranger les jeeps le long des arbres et après un rapide casse-croûte sur le pouce, ayant mis le peloton au repos, je m'allonge dans l'herbe du talus où je m'endors aussitôt.

8 septembre : Je me réveille en sursaut. Il fait grand jour. Je secoue mes hommes pour les remettre sur pied. D'une maison toute proche, je vois venir deux vieilles dames endimanchées qui s'avancent vivement vers nous.

« *Monsieur l'officier ! me dit l'une d'elles, chez les Allemands, c'est la débâcle ! Ils fuyaient au plus vite emportant n'importe quoi. On en a vu un qui s'en allait en poussant une voiture d'enfant où il avait mis son sac. On en a vus aussi qui se repliaient dans un corbillard tiré par un cheval noir ; c'est à peine croyable !!!* »

Je regagne Chagny où j'ai quelque mal à retrouver le commandant P... qui me demande de mettre deux patrouilles à la disposition de ses officiers à la recherche de miliciens. Autrement : RAS

9 septembre : Nous entrons dans Beaune libérée par les chars de la 1^{ère} DB ; le peloton s'installe au cantonnement dans une belle école et je suis accueilli dans une maison de maître, celle d'un riche négociant en vin.

L'après-midi est consacrée à l'entretien des armes et des véhicules, puis je donne quartier libre au peloton.

10 septembre : Repos. Nous apprenons qu'un violent combat de chars a précédé la libération de la ville et que les unités de la 1^{ère} DB marquent un temps d'arrêt pour se regrouper et refaire le ravitaillement en carburant et en munitions.

11 septembre : Journée inoubliable ! Libération de Dijon :

À six heures, au petit jour, le peloton étant rassemblé, le commandant P... me donne ses ordres :

Renseignements sur l'ennemi : Pour ne pas être pris dans la tenaille formée au N.O. par l'armée américaine et au Sud par la 1^{ère} DB, les Allemands se replient en désordre vers la trouée de Belfort. Hier soir, des éléments retardateurs (blindés et artillerie) ont pris position aux points stratégiques de Dijon.

Mission : Pendant que l'avant-garde de la DB contourne la ville pour l'investir, portez-vous au plus vite avec votre peloton. Essayez d'atteindre la rue du Docteur Chaussier, qui donne sur la place d'Arcy, trouvez et occupez l'immeuble où était installée la gestapo et conservez intact la pièce qui servait à torturer les partisans.

Liaisons : J'installerai mon PC place d'Arcy.

Le jour se lève. Après avoir traversé Nuits-Saint-Georges et Comblanchouin, village martyr incendié par les Allemands par représailles l'été dernier, nous progressons par bons, de point d'observation en point d'observation, et nous traversons des villages aux noms illustres : Clos-Vougeot, Gevrey-Chambertin... Tout est silencieux : volets clos et pas un chat dans les rues : signes annonçant la présence de fridolins !... Pourtant nous atteignons le gros faubourg de Chenôve sans incident : curieux ?... Progressant plus lentement, nous voici arrivés au canal de Bourgogne : il est intact. De plus en plus curieux ?... C'est alors que d'une maison bordant le canal, s'ouvrent les volets d'une chambre du premier étage. Une solide bourguignonne en chemise de nuit se penche et, nous voyant reste sans voix. Je lui crie : « *N'ayez pas peur ! Nous sommes français !...* » Son mari apparaît à ses côtés pour nous lancer :

« *Vous pouvez foncer. Cette nuit vers les trois heures, on a entendu les chars et les canons qui filaient !* »

Nous repartons et à 7 heures 30, nous arrivons sur la place d'Arcy où semblent attendre quelques dijonnais. À notre vue, ils s'élancent vers nous :

« *Vous voilà ! Enfin vous voilà* »

Le temps de faire ranger les jeeps ... et comme à Saint-Étienne, c'est le rush !!!

Je suis littéralement arraché de mon siège et, porté sur des épaules je me retrouve assis à la terrasse d'un café glacier où, comme par miracle, dans les cris d'une foule de plus en plus nombreuse et enthousiaste, je vois se déposer sur mon guéridon : café au lait, rhum, Cinzano ; etc. ...offerts par les arrivants.

Le calme étant à peu près revenu, je demande qu'on me conduise aux locaux de la Gestapo. Les volontaires ne manquent pas et je suis amené dans la rue du Docteur Chaussier, toute proche, devant un immeuble.

« *C'est là, me dit-on, qu'ils torturaient les patriotes !* »

Empêchant les gens de pénétrer, j'attends le commandant P... qui arrive peu après et suivi de ses officiers-auxiliaires, pénètre, la porte n'étant pas fermée. De l'autre côté de la rue, se trouve une école avec une grande cours. J'y fais ranger mes jeeps pour éviter la curiosité trop déchaînée de la population et... j'attends de nouveaux ordres.

Le commandant P... après avoir fait fouiller les locaux de la Gestapo, m'apprend n'avoir rien trouvé sur les instruments de torture utilisés par les « spécialistes » si ce n'est la baignoire !!! et il donne quartier libre au peloton jusqu'à minuit.

Ayant organisé le service de garde, je me rends dans la rue de la Liberté, la grande artère de Dijon et j'y retrouve la même foule délirante de joie qu'à Saint-Étienne. Arrêté presque à chaque pas, félicité, embrassé, j'atteindrai le point central où un jeune couple insistera vivement pour m'inviter à déjeuner. Après un repas bien arrosé et d'humeur fort joyeuse, alors que je regagne notre cantonnement, je suis arrêté par la foule qui, levant la tête, me désigne un toit d'où partent des coups de feu.

« *Des miliciens, crie-t-on. Ce sont des miliciens qui traquent des maquisards* »

Renseignements pris, je ne trouve pas trace de miliciens : il s'agit d'une hallucination collective, fréquente dans les délires de foule.

Grâce à la présence de la 1^{ère} DB (à part quelques femmes tondues pour avoir fréquenté des Allemands) Dijon ne connaîtra pas les exécutions sommaires et les exactions commises par les maquisards dans le midi de la France.

Dans la soirée, les officiers de la SM et moi-même, nous serons invités à un raout des plus endiablés qui se terminera à l'aube.

12 septembre : Extraordinaire et pittoresque défilé de la libération de Dijon ! Pour des raisons que je ne connais pas le « Peloton Spécial » n'y participe pas, mais je ne le regrette pas car je peux être le spectateur de la plus étonnante manifestation parmi celles qui eurent lieu dans les villes rendues à la liberté. Place d'Arcy, puis dans la grande rue, c'est en tête que défilent les différents maquis de la région : plus d'un millier de partisans vêtus de bleus de chauffe ; de costumes de chasse ou de tenues militaires de 1940 plus ou moins panachées d'effets civils, formés par maquis en colonnes par six avec, devant chacun d'eux, le porteur de la pancarte au nom de son village, suivis de ceux de petits villages inconnus. C'est toute la Résistance où des hommes de toutes conditions sociales, unis dans un même combat, passent devant les Dijonnais qui les acclament frénétiquement. L'un de ces combattants de l'ombre est un prêtre à l'air farouche, à la soutane usagée, prise par un ceinturon à cartouches et fièrement armé d'une mitrailleuse (1).

L'armement est aussi disparate que l'habillement : il va de la grenade (tenue dans la main droite) au fusil-mitrailleur 1939 porté horizontalement sur l'épaule, en passant par le fusil de chasse, le Lebel et le Mauser !...

Oui... c'est vraiment un extraordinaire défilé, mais au fur et à mesure qu'il s'écoule, je me demande pourquoi je n'en ai rencontré aucun, les jours passés ?... Mon axe de marche ne devait pas passer dans leurs zones d'action !!!

Après le défilé des maquis, succède celui des unités de notre DB. À la vue des premiers chars, la foule déjà surchauffée crie encore plus fort et quand passe le Sherman portant le nom de « *Bourgogne* », c'est du délire. C'est un miracle si aucun dijonnais ne soit passé sous les chenilles.

Lorsque le défilé est terminé, je suis abordé par un jeu ménage qui m'invite à dîner :

« *En plus d'un bon Bourgogne, me dit le mari, j'ai gardé depuis longtemps pour fêter ce beau jour une vieille bouteille de Champagne* ».

13 septembre : Reconnaissance du pont de Seurre (situé à 40 kilomètres) que les Allemands ont fait sauter ; les dégâts sont très importants. Le pont ne pourra pas être utilisé.

L'après-midi le commandant P... me donne l'ordre de transporter dans un petit village éloigné de Dijon, deux jeunes femmes dont l'une est ravissante. Motif : un groupe de maquisards s'intéressent d'un peu trop près à leurs cheveux, alors que l'enquête faite à leur sujet n'a rien à leur reprocher. Une vengeance, peut-être, d'un soupirant éconduit par la belle dijonnaise.

Je fais monter à l'arrière de ma jeep les deux jeunes femmes très élégantes et portant, en particulier, deux ravissants chapeaux, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'elles sont modistes ; mais dans une voiture découverte roulant à plus de 60 à l'heure, garder un bibi sur sa tête pose quelques problèmes qui font bien rire les paysans des villages que nous traversons. Elles se décideront finalement à se mettre tête nue et en arrivant à la ferme qu'elles m'ont indiquées, après s'être regardées dans leurs miroirs de poche, de se voir ainsi ébouriffées, elles ne peuvent retenir leurs larmes !

Où va donc se placer « l'éternel féminin » aux heures dramatiques ?... Ce genre de mission m'ayant fortement déplu, j'ai rendu au commandant P... compte que ces missions ne faisant pas partie de celles attribuées au « Peloton Spécial », elles étaient du ressort de ses officiers-auxiliaires, ce qu'il a admis avec bonne humeur.

14 et 15 septembre : Repos. Le peloton fournit des patrouilles de protection aux officiers-auxiliaires opérant des perquisitions dans les environs de la ville.

16 septembre : Arrivée dans Langres libérée sous une pluie fine. J'installe le peloton dans un hôtel particulier, occupé il y a encore quelques jours, par la Kommandantur. Dans la matinée, un officier auxiliaire de la SM arrive essoufflé :

« *Mon lieutenant ! Le général vous demande de venir immédiatement avec votre peloton sur la place de la préfecture, où se déroulent des scènes honteuses !...* »

Je pars aussitôt en jeeps avec le groupe de choc de jour : utilisant les rues étroites, je débouche sur la place envahie par la foule hurlante, menaçant six femmes nues et tondues, debout grelottantes de froid, sur un char de moisson tiré par deux puissants Ardennais ; spectacle pitoyable que ces malheureuses essayant de cacher ce qu'il leur reste de féminin : leurs seins et leur sexe qui, lui, n'a pas été tondu...

Au balcon de la préfecture, le général et, à ses côtés le préfet en grande tenue. Je parviens à faire aligner mes sept jeeps face à la foule et levant la tête :

« *A vos ordres, mon général ?* » « *Faites cesser ces scènes déshonorantes !* »

Je m'adresse au MdL P... :

« *Pour une rafale de semonce tirée en l'air ...* »

J'attends le bruit de la culasse armée :

« *Ouvrez le feu !* »

Crénom, quelle débandade !...

Au bruit de la rafale qu'amplifie la résonance des murs auquel succèdent les cris perçants des femmes, la place se vide... Il ne reste que les pavés humides, que le char attelé à deux chevaux tenus en main par leur charretier, une femme affolée ramassant une de ses chaussures et... les six malheureuses serrées les unes contre les autres et grelottant de honte et de froid. Sans que j'aie besoin d'en donner l'ordre, mes cavaliers courent au char et leur tendent qui une capote, qui une couverture pour les protéger de l'humidité.

Du haut du balcon le général nous crie :

« *Bravo, mes petits et merci !...* » « *Qu'est-ce que je dois faire de ces dames, mon général ?* »
« *Je crois que le mieux c'est de les mettre au chaud et de retrouver leurs vêtements* » (Nota)

Je les fais monter dans les jeeps et nous les emmenons à l'ex hôtel de la Kommandantur. Dans la vaste cheminée du salon, le feu a été rallumé, et chacun, joyeusement s'active à frictionner et à réconforter ces pauvres filles, alors que la moins perturbée, vêtue en soldat, repart en jeep à leur hôtel pour y récupérer leurs habillements.

(Nota) : *J'apprendrai dans la journée que des épouses de notables, ayant reçu chez elles des officiers allemands ne furent pas inquiétées...*

Il s'agissait en fait de pensionnaires d'une maison close de Dijon que les Allemands avaient emmenées avec eux et abandonnées ici à Langres.

17 septembre : Repos sur la place. Nos « invitées » sont prises en compte par la SM pour être renvoyées à Dijon.

18 septembre : Départ dans l'après-midi pour Lure où nous arrivons dans la soirée. Le peloton est logé au cantonnement dans une école, la SM m'a obligeamment retenu une chambre à l'hôtel de la gare.

19 septembre : Un officier-auxiliaire de la SM me propose d'adopter un magnifique berger allemand ayant appartenu aux SS et rodant sur le terrain d'aviation de Luxeuil.

Je me rends sur place avec lui, et près d'un hangar, je vois le plus beau chien dont je puisse rêver. Noir et isabelle tirant sur le blanc, il est plus fort qu'un berger pur, mais il est magnifique. Cavalier, j'ai toujours eu un faible pour les grands chiens, j'en connais les règles de dressage pour en faire un chien d'assaut et j'en connais aussi les commandements en Allemand.

Le premier contact manque d'aménité et je sais que ce chien, s'il n'a appartenu qu'à un seul maître, ne sera pas « recyclable ». Il y a heureusement un groupe de prisonniers allemands sur le terrain, gardés par les FFI. Je m'en approche et après une courte conversation, un des gardes me permet d'emmener avec moi le prisonnier connaissant le chien.

« *Il s'appelle Wotan* », me dit-il en Allemand (que je comprends assez bien). Il l'appelle, le chien vient à lui, le caresse, lui répète : « *Gut ! Gut !* » le prend par son collier et me dit de le caresser à mon tour tout en répétant : « *Gut* ». Wotan accepte et, ainsi de suite je reprendrai les différents commandements pour habituer mon nouvel « élève » à ma voix. N'ayant pas de laisse, je demande un long morceau de ficelle à Le N... Je le donne au prisonnier qui se sent plus à l'aise avec un officier français qu'avec les « terroristes » et attache Wotan. À ma demande, il lui ordonne de s'asseoir, de se coucher, de se lever etc. Je constate que le chien a été parfaitement dressé et j'en éprouve une joie d'enfant.

Reste le plus difficile : ordonner à Wotan de me suivre.

Heureusement j'en connais la ficelle (c'est bien le cas de le dire), je demande à l'Allemand de me donner le bout de la ficelle et d'ordonner : « *Gehe !* » quand je m'éloignerai, Wotan marque un temps d'hésitation puis me suit en tournant parfois la tête vers l'Allemand. Il me vient alors une idée : Puisque pour séduire un chien, il est recommandé de lui faire faire une promenade en voiture, tout comme à une charmante personne dont on veut s'attirer les bonnes grâces, essayons avec Wotan. Je fais signe à Le N... au volant de ma jeep de venir nous rejoindre, je prends sa place et sans lâcher la ficelle, j'ordonne à l'Allemand de faire sauter le chien sur le siège avant droit, ce qu'il fait avec plaisir. Je roule sur le terrain d'aviation de plus en plus vite à la joie évidente de mon nouveau compagnon ; j'en profite pour lui poser ma main droite sur la tête. Dès lors tout sera simple. De retour à mon point de départ, Le N... sur ma demande, ouvre une boîte de pâté américain. Morceau par morceau posé dans ma main à plat, de façon que Wotan s'imprègne de mon odeur, je le vois manger avec délice. Il ne me reste plus qu'à l'amener à un robinet d'eau et de le faire boire dans mes mains en forme de coupe, toujours pour la même raison... Et voilà, le tour est joué...

Au dîner dans le restaurant de l'hôtel où je suis logé, je mange à la table du commandant P.... qui, au milieu de ses officiers-auxiliaires, me voit entrer, tenant Wotan en laisse, avec un mécontentement très visible.

« *Ah non !* me dit-il, *je ne veux pas d'un chien ici et encore moins d'un chien de SS !* »

Sur mon insistance et surtout mon explication de redressement, il finit par accepter et Wotan, à l'étonnement de tous et encore plus de son nouveau maître, restera sagement couché au pied de ma chaise, avec bien sûr, la ficelle de son collier attachée à mon ceinturon. Après le repas, je l'emmènerai à la cuisine, où j'ai demandé au chef de lui accommoder les restes.

Pendant que mon chien se régale, accroupi à ses côtés, je le caresse avec délicatesse en lui murmurant : « *gut ! sehr gut !* »

Puis je regagne ma chambre, au premier étage tenant toujours mon chien en laisse ; je le fais boire une dernière fois dans mes mains, puis après m'être déshabillé, j'étale ma chemise sur la descente de lit et j'y fais coucher Wotan qui obéit facilement. Je me couche, j'éteins et après une dernière caresse à mon chien je ne tarde pas à m'endormir.

Quand je me réveille, mon premier geste est de me pencher sur le bord du lit. Oui ! Wotan est là, somnolant sur ma chemise. Je le caresse, il a l'air de consentir, je me lève et pendant que je fais ma toilette, il va se coucher contre la porte.

Je n'y fais pas attention mais lorsque, habillé, je me dirige vers lui, il se dresse et l'air féroce, gronde en montrant ses crocs de loup. Bigre : Que faire ?... Je me souviens alors que la méthode de dressage des Allemands apprend aux chiens de garde à laisser entrer un individu dans une pièce pour l'empêcher ensuite d'en sortir. Mais j'ai beau tout essayer : lui ordonner en Allemand tous les commandements pour l'amadouer, chaque fois que je m'avance vers lui, il découvre sa mâchoire redoutable, prêt à se jeter sur moi !... Le temps passe, et je pense, la mort dans l'âme, qu'il va me falloir l'abattre d'une balle de mon colt ... Et puis brusquement je me souviens d'un exercice de dressage. Je vais à la fenêtre qui est à l'opposé de la porte. (Wotan ne bouge pas) je l'ouvre en grand. Aucune réaction. M'appuyant sur le montant gauche, je me penche vers l'extérieur et tendant le bras vers le dehors, j'ordonne d'une voix puissante et rauque : « *Fasse !* ». À ce commandement d'attaque, Wotan bondit et vient se dresser sur ses pattes de derrière pour prendre appui sur le rebord à ma droite, en épiait la cour de l'hôtel avec de sourds grondements. Il ne me reste plus qu'à me diriger vers la porte et l'ouvrir. Wotan, sans même être appelé, vient me rejoindre et nous sortons comme une paire d'amis de vieille date... Ouf !!!

Je décide que, de jour comme de nuit, il restera constamment à mes côtés, que je serai le seul à lui donner à boire et à manger et que personne ne pourra essayer de le caresser dans être mordu.

20 septembre : Cantonnement et repos à Lure où j'en profite pour perfectionner le redressement de mon chien.

21 septembre : Le commandant P... me communique un ordre du 2^{ème} Bureau :

Le « Peloton Spécial » doit se porter à Melisey avec mission de repérer, coûte que coûte la batterie allemande qui, par des tirs de harcèlement, rend très difficile la circulation sur la route allant de Saint-Germain à Melisey.

Effectivement, lorsque nous nous mettons en observation à la sortie de Saint-Germain, je constate que la route est soumise, à intervalles réguliers, à des salves de quatre obus.

Utilisant une route forestière permettant d'éviter la grande route par la gauche, nous atteignons Melisey, qui, lui aussi est soumis à des bombardements sporadiques. Après avoir abrité tant bien que mal les jeeps le long des murs, accompagné d'une escouade, je monte dans le grenier d'une maison, dont la lucarne permet d'observer les contreforts des Vosges dominant la vallée de l'Ognon. Soudain le cavalier G.... m'appelle :

Mon lieutenant venez voir ! Chaque fois qu'une salve d'obus nous tombe dessus : je vois une légère fumée s'élever de là-bas ! »

Il m'indique un boqueteau au sommet d'un éperon montagneux. J'observe à mon tour à la jumelle et ne tarde pas à repérer, grâce à la fumée, l'emplacement de la batterie. Je descends et dans la rue, je vois le command-car du commandant qui vient de nous rejoindre. Grâce au poste radio de son véhicule, il transmet directement le renseignement au PC de l'artillerie divisionnaire. Puis il ajoute :

« On va voir si nos artilleurs sont vraiment des kracks ! »

Ça ne va pas traîner !... Quelques minutes, à peine s'écoulent et puis de la batterie de canons auto-moteurs en batterie à plusieurs kilomètres derrière nous, un premier obus est tiré ; nous voyons la fumée de son explosion s'élever en arrière de la batterie allemande. Une seconde fumée s'élève, moins d'une minute plus tard, cette fois un peu en avant de l'objectif. Et puis une série de plusieurs quatre coups s'abat, avec précision, sur la batterie qui est réduite au silence.

« C'est normal, remarque le commandant P.... Quand nos artilleurs peuvent tirer à vue, ils ne font pas de détails... »

22, 23, 24 septembre : Cantonnement dans une école de Lure où le « Peloton Spécial » fournit des patrouilles de protection aux missions de perquisition de la SM. J'en profite pour perfectionner le dressage de Wotan. Voici comment j'opère : J'envoie Le N.... accompagné d'un brigadier, dans le camp voisin, prendre en charge un prisonnier allemand pour corvées « diverses ». Les dites corvées consistent à placer le prisonnier dans une des deux cours de l'école tandis que dans l'autre j'excite le plus sauvagement possible mon chien que je lâche ensuite dans l'autre cour en lui montrant l'Allemand et en criant : « Fasse ! » ;

Pauvre prisonnier !!! Je ne recommencerai qu'une fois cette séance, le lendemain avec un autre prisonnier pour que Wotan comprenne que son nouvel ennemi est celui qui porte l'uniforme feldgrau.

25 septembre : Dans l'après-midi, le peloton reçoit la mission de se porter dans la région du village de La Mer, situé en pleine forêt, dans le no man's land. Après avoir pris contact avec un peloton de notre régiment, aux avant-postes, les seuls renseignements que je recueille sont :

« Pour le moment, pas d'Allemands en vue. Quant aux mines ? Pour le moment ; néant !... »

Nous repartons prudemment, bonds par bonds très rapprochés et après quelques deux kilomètres, toujours en plein bois, nous atteignons une petite ferme bordée d'une mare. La nuit va bientôt tomber. Je décide de passer la nuit ici, après avoir plus ou moins fortifié les lieux, ce qui évidemment, ne plaît qu'à demi aux propriétaires.

Perdus si loin de nos avant-postes, sur le « qui-vive », dans la nuit ponctuée de coups de canons et de tirs d'infanterie rapprochés, nous trouverons la nuit plutôt longue. Au lever du jour, au cours d'une patrouille à pied dans les bois, nous découvrons deux cadavres (un Américain et un Allemand) tombés face à face avec leur fusil dans les mains, sans doute au cours d'une rencontre par surprise. Tous les deux sont piégés : heureusement que l'expérience nous a appris la méfiance...

Poursuivant notre progression dans les sous-bois, nous tombons sur deux auto-mitrailleuses américaines, dont les équipages, sortis de leurs véhicules, cassent tranquillement la croûte !!!

Lorsqu'en mauvais Anglais je leur fais comprendre qu'ils sont en pleine zone d'insécurité et qu'ils risquent d'être surpris par une patrouille allemande, ils sautent dans leurs blindées et se replient par l'étroit chemin forestier par où ils sont venus : incroyable inconscience !!!

Ils en ont oublié de nous remercier et ont aussi laissé sur place, leurs boîtes de rations U, si convoitées par les unités françaises, et qui constituent pour nous un excellent petit-déjeuner.

De retour à la ferme, un message du commandant P.... me donne l'ordre de prendre le petit village de La Mer, ce que nous ferons avec des ruses de Sioux, mais sans rencontrer de résistance. Par contre, un de mes démineurs avec sa « poêle à frire » détectera un champ de mines au premier carrefour. Renseignement immédiatement transmis au PC du 3^{ème} RCA.

Nous passerons la journée et la nuit aux avant-postes de ce petit village, en fait un hameau : le plus sale et le plus boueux que j'ai jamais vu. Un fermier voulant me faire plaisir m'offre une de ses chambres, mais lorsqu'après avoir fait ma ronde de nuit, je voudrais me coucher, je trouverai sous l'édredon humide, des draps et un matelas verts de moisissure. Je dormirai au sol dans mon beding-rool doublé d'une couette molletonnée « récupérée » dans le grand lit du chef de la Kommandantur de Langres.

26, 27, 28 29 septembre : Cantonnement-bivouac au joli château de la Corveraine, où la châtelaine, une vieille dame âgée, ainsi que sa belle-fille et ses enfants nous font le meilleur accueil. Entretien des véhicules et des armes. C'est au cours de ces journées bucoliques que j'ai failli perdre Wotan. Au cours d'une promenade à pied que je faisais au bord de l'étang proche du château, soudain, mon chien s'élance dans les taillis et disparaît. J'ai beau l'appeler, partir à sa recherche dans la forêt... en pure perte. Ce n'est que l'après-midi, en ratissant les bois avec mon peloton, que nous le découvrirons couché sur un cadavre de soldat allemand et redevenu méchant avec mes cavaliers, il se fera très réticent pour accepter de m'accompagner. Le recyclage a besoin d'une mise au point : ce à quoi je vais m'employer.

Malheureusement mes blessures reçues à La Farlède me rappellent à leur bon souvenir. L'éclat d'obus que j'ai conservé sous l'aisselle droite a formé une sorte d'œdème envenimé de la grosseur d'un œuf de poule et qui me gêne de plus en plus. En outre, les maux de tête et les sifflements aigus dans mes oreilles deviennent de plus en plus difficiles à supporter au milieu des coups de feu.

30 septembre : Au cours d'une séance d'instruction de tir au bazooka, dans une petite vallée verdoyante et très encaissée, nous sommes attaqués en piqué, par un avion de chasse français !... Bilan : deux blessés. Au deuxième « straffing » nous ne devons notre salut qu'en nous jetant dans le torrent aux berges encaissées. Bilan : nous sortons indemnes mais trempés comme des soutes. Décidément, l'aviation, qu'elle soit française ou américaine, ne nous attire que des ennuis...

1, 2, 3 octobre : Le peloton fournit des patrouilles de protection aux perquisitions de la SM.

4 octobre : Sur ma demande, le « Peloton Spécial » est remis à la disposition du colonel commandant le 3^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique, auquel je viens me présenter dans la journée à son PC installé à Ternuay.

5 octobre : Nous quittons la Corveraine à regret pour nous installer dans un groupe de fermes aux environs de Ternuay. Il pleut : Acre ! Quelle gadoue !...

6 octobre : Patrouille de reconnaissance à pied dans la montagne boisée des environs. RAS.

7 octobre : La pluie a cessé. Patrouille à pied plus poussée dans la région boisée de Bois du Roy où nous découvrons une mine anti-personnelle allemande d'un nouveau modèle. Elle ressemble à s'y méprendre à une bouse de vache. C'est le MdL C... qui, toujours fureteur, l'identifiera : sa surface inférieure en carton parfaitement plate n'épousait pas parfaitement les aspérités du chemin rempierré.

8 octobre : Au cours d'une nouvelle reconnaissance ordonnée par le colonel cdt le régiment, toujours dans la région de Bois du Roy, je m'enfoncé profondément, avec mon peloton au complet et à pied, pour déboucher à la lisière NE. sur le versant dominant la petite vallée du hameau du Miellenot et d'où je vois, embossé près des maisons, une batterie de 77 allemande qui, pour le moment, reste silencieuse, bien que les servants s'activent autour des pièces. Protégé par mon peloton disposé en embuscade derrière les blocs de grès rappelant ceux de la forêt de Fontainebleau, je grimpe dans un pin pour avoir une vue plus complète des emplacements ennemis afin d'en faire ultérieurement un croquis détaillé. Très satisfait des renseignements recueillis, je donne l'ordre du repli et quand j'arrive au PC du colonel, je le vois surgir furieux de la mairie pour me passer un suif de première grandeur :

« Comment : c'est maintenant que vous rentrez après plus de trois heures d'absence... j'ai cru que vous étiez tombés dans une embuscade et n'ayant plus personne pour me couvrir sur mon flanc droit, je m'attendais à être attaqué... »

Quand enfin il me laisse lui rendre compte de ma mission et des renseignements sur la batterie ennemi, il bondit à nouveau :

« Quoi ! vous êtes allé aussi loin ? Je vous avais simplement demandé une reconnaissance à courte distance. »

« Vous ne me l'aviez pas précisé mon colonel ! »

Puis je lui rends compte que je n'ai subi aucune perte et je me hasarde à lui proposer :

« J'ai pris des points de repère pour me guider de nuit, grâce aux chemins bordés de nombreuses mares et si vous voulez bien mettre à ma disposition une demi-section de Zouaves, je suis prêt à repartir pour faire un coup de main et détruire la batterie. »

« Mais mon petit ami, vous perdez complètement la tête !!! Faire près de quatre kilomètres de nuit en pleine forêt pour aller démolir des artilleurs qui sont sur leurs gardes ?... Alors vous : vous êtes gonflé ! »

« J'ai déjà fait mes preuves et... »

« Allez, allez, ça suffit ! Vous pouvez disposer ».

Le colonel qui vient de prendre son commandement depuis moins d'une semaine ne me fait pas vraiment confiance ! Il doit ignorer la valeur et l'expérience du « Peloton Spécial ». Toujours est-il que le lendemain...

9 octobre : Dans la matinée, une salve d'obus tirée par la batterie allemande, que j'ai identifiée hier, tombe sur le village : Wotan est légèrement atteint au flanc gauche et j'apprends peu après que le colonel F... a été grièvement blessé alors qu'il sortait de son PC et que le conducteur de son command-car, qui avait été mon ordonnance en 1940 à Constantine, a été tué. Le colonel regrettera-t-il de ne pas m'avoir écouté ? Quand à moi : j'ai passé une mauvaise nuit. Le toubib que je consulte, décide de me faire évacuer sur l'hôpital de Dijon. Je passe le commandement du peloton à l'aspirant V... et dis : *« À bientôt »* au peloton rassemblé.

10 octobre : Il pleut, le temps a fraîchi et j'ai une bonne fièvre. Je décide néanmoins de partir avec ma jeep « bis » plutôt que d'être évacué dans un convoi de blessés car j'ai appris qu'au cours de déplacement et lors et des opérations administratives d'accueil à l'hôpital, j'ai toutes les chances de me faire « soulager » de ma cantine. On m'a même cité le cas d'un grand blessé qui, lorsqu'il obtint sa convalescence, dut s'adresser au médecin-chef pour percevoir une tenue complète, la première lui ayant été subtilisée entre-temps, y compris caleçon et chaussures.

du 11 octobre au 21 novembre : Hospitalisé ainsi que Wotan à l'établissement complémentaire Hippolyte Fontaine, j'ai le plaisir d'y être accueilli avec les plus grands égards par le personnel civil mobilisé. Mis en observation en raison de la forte fièvre qui me met « groggy », j'attendrai huit jours pour passer sur le « billard » ; le seul mauvais souvenir que je garderai de ce séjour, fut le réveil mouvementé provoqué par mon anesthésie au chloroforme. Je partage une chambre à deux lits avec un lieutenant d'un maquis de Bourgogne qui a perdu une jambe dans un combat rapproché ; et Wotan ?... Il a obtenu droit de cité en tant que chien militaire et si les premiers contacts avec l'infirmière qui nous soigne ont présenté quelques hésitations, il a vite compris qu'il était lui aussi hospitalisé, et le chemin de la cuisine où il fut honteusement gâté, devint bientôt son occupation favorite, au détriment de son dressage.

Quant à mon moral, il n'est pas rongé par les remords. Les nouvelles quotidiennes sur la guerre confirment la stabilisation du front dans les Vosges. Ce qui confirme que le Peloton Spécial, chargé de la protection de la SM stationné en arrière du front et que pour ces missions, l'aspirant V... est capable de me remplacer.

21 novembre : J'apprends par la presse que les unités blindées de la 1^{ère} Armée Française, attaquant en masse et par surprise, ont percé le front allemand dans la trouée de Belfort.

Je demande à être reçu par le médecin-chef pour obtenir mon billet de sortie de l'hôpital. Il commence par refuser, en raison de ma blessure encore suppurante, mais sur mon insistance, finit par me l'accorder :

« *Vous faire rater la libération de l'Alsace, à vous qui êtes Lorrain ! J'en aurais trop de regrets ! Je vous laisse donc partir, mais : attention ! Pas de mouvements brusques avec votre bras droit !* »

Dans l'après-midi, je rends visite à mes amis de C... qui ont bien voulu garer ma jeep bis dans leur remise. Rien ne manque ; pas même la nourrice de réserve. Quant au moteur, il démarre sans renâcler : un grand merci aux propriétaires de la maison.

22 novembre : Départ à l'aube dans le froid et sous une pluie battante. À la circulation routière, j'apprends que la 1^{ère} DB a atteint Mulhouse, mais que pour la rejoindre, je dois faire un détour par Besançon, Montbéliard, Delle, Courlevant, Dannemarie.

Sous la pluie glacée, avec de la fièvre, la route est longue, et je me rends compte combien la présence de mon brave Wotan assis à ma droite, est réconfortante. À la tombée de la nuit, après avoir traversé Courlevant, je suis arrêté par une antenne de la circulation routière.

« *Vous ne pouvez pas aller plus loin, me dit le lieutenant qui la commande. Une contre-attaque allemande descendant des Vosges a coupé la route longeant la frontière suisse pour gagner Mulhouse. Mais demain matin, un tir d'artillerie sera déclenché pour appuyer l'attaque des Sénégalais qui ont pour mission de faire sauter ce verrou.* »

« *Et ce verrou, comme vous dites, se trouve où ?* »

« *À environ 2 kilomètres d'ici, dans le bois qui se trouve avant Seppois.* »

Il ne me reste plus qu'à faire demi-tour pour trouver un gîte pour passer la nuit.

Il pleut sans arrêt. J'ai de la fièvre, je grelotte. Dans la première rue de Courlevant, j'avise une charmante villa avec jardin et garage. Je sonne à la porte : une dame élégante apparaît. Je n'y vais pas par quatre chemins :

« *Excusez-moi, Madame ! Je sors de l'hôpital de Dijon pour rejoindre mon unité en Alsace... Je crois que j'ai une bonne fièvre et je ne sais où m'adresser pour trouver un gîte pour cette nuit...* »

Cette dame me fera le meilleur accueil, ainsi qu'à Wotan. J'ai heureusement avec moi une caisse de rations U pour améliorer l'ordinaire et offrir chocolat, sucre, lait en poudre, et gâteaux secs (denrées pratiquement introuvables). À l'abri du froid et de la pluie, dans le lit-divan du salon, devant la cheminée où brûle un bon feu de bois, alors que la fille de la maison, blonde comme les blés, pousse le sens de l'hospitalité jusqu'à me jouer du piano, des nocturnes de CHOPIN, je m'endors douillettement ainsi que Wotan, couché près de moi, sur un tapis. Je garderai de cet accueil un souvenir vivace.

23 novembre : À sept heures du matin, après avoir exprimé toute ma gratitude à mes hôtes, je reprends ma route et retrouve le lieutenant du train au même endroit qu'hier. Il me renseigne :

« *Une attaque va être lancée pour faire sauter le bouchon ennemi entre Courlevant et Seppois après une courte préparation d'artillerie qui va être déclenchée dans quelques instants, à huit heures. Si vous vous avancez à pied jusqu'à la crête à côté des Sénégalais qui vont attaquer, vous serez aux premières loges...* »

Effectivement, un peu plus loin, déployées en ligne et couchées sur le sol, des unités de tirailleurs sont prêtes pour l'attaque.

(1) *J'ai appris depuis, que c'était le chanoine KIR*

Et soudain, c'est le vacarme de l'artillerie. De l'endroit où j'observe, je vois la lisière du bois tenue par les Allemands. Sur un front de quelques cinq cent mètres environ, branches et mottes de terre sont projetées en l'air dans un grondement continu de l'artillerie de campagne, que dominent à intervalle irrégulier des explosions plus fortes, sans doute de pièces de 155. Les compagnies de tirailleurs sénégalais, en ligne, se portent en avant. Aucune réaction de l'ennemi neutralisé sous ce déluge de feu.

Je retourne à ma jeep, et dès que le tir d'artillerie cesse, je fonce sur la route et doublant la ligne d'attaque de nos soldats noirs, je pénètre dans les bois où les branches arrachées aux arbres m'obligent à ralentir. Jetant de rapides coups d'œil à droite et à gauche, je ne vois pas d'Allemands (ils sont terrés dans leurs trous) et dès que je le peux, j'appuie sur l'accélérateur pour être accueilli, deux kilomètres plus loin par !!! des feux de l'infanterie française installée aux lisières de Seppois.

Heureusement, je ne me suis pas défait d'un petit drapeau tricolore que j'agite vigoureusement... Tête des soldats quand j'arrive à leur hauteur !

J'atteindrai Mulhouse et au château de l'Ermitage où est installé l'État-major de la 1^{ère} DB je parviendrai à me présenter au colonel L... chef d'État-major du général DU VIGIER, qui m'accueille plutôt curieusement :

« *Comment : vous voilà ? Alors, vous n'êtes pas mort ?...* »

« *Pas encore mon colonel !* »

« *Eh bien : tant mieux pour vous !... Alors vous arrivez d'Angoulême ?...* »

« *C'est-à-dire, mon col...* »

« *Il n'y a de c'est à qui ou à quoi !... Avec votre peloton, vous n'allez pas chômer...* »

« *Mais mon colonel, je sors de l'hôpital de Dijon* »

« *Mais alors : votre « Peloton Spécial » n'est pas avec vous ?* »

« *Vous venez de me dire qu'il était à Angoulême ?* »

« Exact ! »

Les bras m'en tombent : qu'est-ce que mon peloton peut bien faire à Angoulême ???

Le colonel L... m'expose la situation. Le général DE LATTRE DE TASSIGNY, pour tromper le haut commandement allemand a eu recours à une ruse de guerre. Pour faire croire au service d'espionnage ennemi, que la 1^{ère} Armée Française ne préparait pas de grande offensive dans la trouée de Belfort, il a envoyé dans les Charentes un détachement précurseur ayant pour mission de préparer le cantonnement d'un corps d'armée en vue d'une grande offensive pour résorber la poche de Royan, toujours tenue par une importante garnison allemande. La SM et le « Peloton Spécial » font partie de ce détachement.

La ruse a réussi et l'attaque lancée par le 2^{ème} Corps d'Armée a forcé la trouée de Belfort et permis la libération de la haute Alsace et la prise de la moitié sud de Mulhouse.

« Voilà où en est la situation, conclut le colonel L... Alors, en attendant l'arrivée de votre peloton, installez-vous dans les quartiers proches de l'État-major... Les belles demeures qu'occupaient les Allemands ne manquent pas. »

Muni de ce « viatique », roulant lentement dans les rues du sud de Mulhouse troublées seulement par des salves d'artillerie très espacées, je finis par jeter mon dévolu, parmi ces luxueuses demeures précipitamment abandonnées, sur un petit château à belles colonnades au milieu d'un parc ombragé de grands arbres. De l'autre côté de la rue, une spacieuse villa est également inoccupée.

« Vous pouvez tout occuper, mon lieutenant, me dit un Alsacien des environs. Le général allemand qui logeait là avec son état-major a filé dare dare pour ne pas être fait prisonnier... »

C'est donc dans cette somptueuse demeure et son « annexe » que j'accueillerai, deux jours plus tard, mes gars arrivant d'Angoulême... quelque peu stupéfaits à la vue de ce cantonnement princier.

du 24 novembre au 23 décembre : À partir de la date du 24, faute de références précises et n'ayant pris que des notes parcellaires, je ne relaterai plus que les faits les plus marquants.

Le front étant stabilisé, les missions du « Peloton Spécial » se limiteront à des patrouilles de surveillance dans les quartiers sud de la ville et des escortes de protection aux opérations de perquisition de la SM.

Sans les tirs de nuit d'une pièce d'artillerie lourde sur voie ferrée – du calibre 320 – située sur la rive droite du Rhin et dont les puissantes déflagrations détruisent d'un seul obus, des immeubles de plusieurs étages, cette période serait de tout repos.

À signaler ma nomination au grade de capitaine à la date du 25 septembre mais qui ne me sera communiquée que fin décembre, puis, en remplacement de l'aspirant V... l'arrivée d'un nouvel adjoint très sympathique qui saura vite gagner le respect de ses subordonnés et mon estime : le lieutenant D....

À signaler aussi un incident tragico-burlesque qui aurait pu se terminer par le déshonneur de deux des plus courageux gradés du peloton. Au cours d'une perquisition chez un négociant en vins, délateur de la Gestapo, la patrouille que j'ai désignée avec mission « secondaire » de rapporter éventuellement quelques bonnes bouteilles, non seulement se trompe de cave mais puise très généreusement dans celle du voisin qui est un Alsacien des plus francophiles. La jeep, en plus de nombreuses bouteilles, est chargée d'un fût de cinquante litres tellement visible qu'il attire l'attention d'un capitaine passant par-là. Il alerte la prévôté, qui vient me rendre compte que mes deux lascars sont sous les verrous. L'affaire est grave !... En effet, pour mettre fin aux actes de pillage commis sur la population par des troupes mal encadrées (anciens FFI) le général commandant en chef a fait paraître une note de service stipulant que tout militaire surpris en flagrant délit de pillage serait passé par les armes dans les 48 heures.

Dès que je suis mis au courant par les gendarmes, je me précipite au bureau du commandant P... et lui demande d'aller plaider la cause de mes deux lascars, en insistant sur le fait que tous les deux ont été cités et ont toujours été volontaires pour les missions dangereuses et qu'ils se sont trompés de cave, en puisant sans intention de pillage dans la cave voisine.

Ne voulant pas se compromettre, le commandant P... me déclare tout net que c'est mon affaire. Pris par l'indignation je lui rétorque qu'il a accepté avec joie les bonnes bouteilles qui lui ont été offertes. Rien n'y fait. Il ne me reste plus qu'à demander d'urgence l'audience du général, qui me l'accorde peu après :

« C'est de ma faute, lui dis-je après lui avoir exposé les faits. Les ordres que j'ai donnés pouvaient prêter à confusion ».

Conclusion : Je me fais sonner les cloches comme cela ne m'est jamais arrivé et je ramasse 15 jours d'arrêts de rigueur.

De retour au cantonnement, je vais trouver le commandant P... lui annoncer que je fais faire ma demande pour que le « Peloton Spécial » ne soit plus sous ses ordres mais mis à la disposition du 5^{ème} Bureau.

Le 22 décembre le brigadier G... (l'un des deux lascars) sera grièvement blessé, lors d'une patrouille escortant un agent de la Gestapo. Au moment où la porte de la prison s'ouvrait pour écrouer le prévenu, une salve d'obus s'abattit dans la rue, atteignant le brigadier G... à la cuisse.

Transporté diligemment par ses camarades dans la maison d'arrêt, il aura encore le mot pour rire :

« Jamais je n'aurai cru que j'aurais tant de plaisir à être mis en prison !... »

Jeune capitaine, je devrais normalement prendre le commandement d'un escadron blindé, mais toute ma joie tombe à l'idée que je devrais quitter mon cher « Peloton Spécial » ; cœur de mon cœur, que j'ai recruté avec vigilance, instruit avec passion, galvanisé avec un soin jaloux... En retour, pour me prouver leur attachement, gradés et cavaliers m'ont surnommé d'ARTAGNAN !...

À titre exceptionnel et en raison des éclatants états de service du « Peloton Spécial », j'obtiens que son effectif soit porté à deux pelotons de combat et un groupe de commandement. En outre, un lieutenant fort sympathique y est affecté en remplacement de l'aspirant V....

Courant décembre je partirai en tournée de recrutement dans la région de Nancy et de Verdun et j'en reviendrai avec un nombre suffisant de jeunes engagés volontaires permettant de doubler l'effectif initial.

Si l'armement et l'habillement ne posèrent aucun problème, par contre l'augmentation du parc automobile ne fut possible que grâce à la « débrouillardise » des anciens. Je dois signaler qu'à cette époque, le chapardage des jeeps entre unités françaises et américaines stationnant dans le même secteur était devenu si fréquent qu'un véhicule laissé sans conducteur quelques instants se volatilisait et ne pouvait être retrouvé : une équipe de « maquilleurs » ayant tôt fait d'effacer numéros du châssis et de la carrosserie ainsi que les marques TQM. (bandes de couleurs différentes sur les pare-chocs permettant d'identifier les véhicules dans les opérations de débarquement

Bref, après quelques coups heureux et discrets, le parc de l'escadron spécial put être porté à 18 jeeps, un Dodge 6x6 et un GMC.

C'est à un rythme accéléré que les jeunes engagés finirent leur instruction à Dannemarie et à Altkirch, pour se conduire vaillamment lors du coup de main sur le canal de l'Ill, à Munchouse où, précocement le dégel ayant amolli la glace, il fallut renoncer à aller « cueillir » sur l'autre rive un général allemand signalé par le 2^{ème} Bureau de la DB. Renseignements de source « A », puisqu'ils précisaient que ce général et son PC étaient toujours installés dans la mairie du village.

Quel coup de maître pour l'escadron spécial ! Hélas : il ne fallut que quelques degrés au-dessus de 0° pour que le dit général ne se retrouve... dans nos lignes. Voici les faits :

Dans la journée, à la tête de l' « Escadron Spécial » au complet, je viens m'installer dans le village d'Einsisheim, je repars seul avec le lieutenant D... en direction de l'Ouest. Après avoir traversé Munchouse nous roulons encore en jeep pour pénétrer dans la forêt de Hardt. Après avoir camouflé notre voiture, nous continuons à pied jusqu'à un calvaire conduisant à un croisement de chemins et où je prends contact avec un sergent de Tirailleurs marocains (5^{ème} RTM) installé en position d'avant-postes avec son groupe de combat. L'emplacement choisi est excellent pour observer la plaine jusqu'au canal rectiligne orienté NS et très visible par son remblai s'élevant de plusieurs mètres au-dessus des champs. Tout comme à Saint-Bérain, je prends mes points de repère pour ma marche d'approche, à savoir : un champ labouré dont les sillons partant du calvaire où je suis, conduisent sans erreur possible, même par nuit noire, jusqu'à la bande de pré, large d'environ 50 mètres, bordant le haut remblai et derrière lequel je vois le clocher et quelques toits du village de Rumersheim-le-Haut :

À 23 heures, après avoir laissé nos jeeps à la garde d'une escouade, en bordure de la forêt, l'escadron, en colonne par un, se porte au calvaire où je mets le sergent au courant de ma mission et surtout pour convenir d'un signal de reconnaissance lorsque nous reviendrons après avoir effectué le coup de main, à savoir : trois miaulements de gros matou. Puis, prenant la tête de ma troupe je m'engage dans le premier sillon de droite du labouré. La nuit est si noire qu'on ne voit pas à plus d'un mètre et que derrière moi, j'entends fréquemment mes hommes buter dans le sillon. Nous voici au bout du champ. Je continue la marche à la boussole et je ne découvrirai le haut remblai qu'en me frottant à un haut buisson qui le borde. Un temps de pause. A ce moment, un très faible rayon de lune me permet d'entrevoir un passage entre les buissons. Je m'y engage, mais Wotan qui jusqu'à présent avait marché à ma botte, se couche et se met à gronder sourdement. Qu'est-ce qui lui prend ?... À voix basse, je lui donne l'ordre de me suivre. Il continue à gronder sans bouger et je m'aperçois que ce n'est pas moi qu'il fixe mais le haut du remblai. Puisque l'ennemi pour lui ce n'est plus le soldat français, aurait-il détecté un Allemand en poste au bord du canal ?

Obliquant à gauche de 90°, je commence à longer le remblai : Wotan me suit aussitôt. Après avoir compté 50 pas, suivi de mes deux pelotons en colonne par un, je m'arrête un moment pour amorcer la montée du remblai. Wotan me suit toujours ; parfait ! Après avoir passé le commandement de l'ensemble à l'adjudant chef M..., et seulement accompagné du lieutenant D... j'escalade la forte pente et arrive sur le chemin de halage. Wotan nous a suivis docilement. Tout est silencieux...

Je m'assois sur la berge qui est très haute et pour éprouver la solidité de la glace (la température s'est adoucie depuis quelques jours) je demande à mon lieutenant de me tenir par la main. Une fois debout sur la glace et pour en éprouver la solidité, je pèse de tout mon corps plusieurs fois en fléchissant sur les genoux et... patatras : ça craque et me voici quitte pour un bon bain de pieds glacé jusqu'aux genoux. Lentement et sans bruit, D... m'aide à sortir de l'eau et couché sur la berge nous restons cois. En face rien n'a bougé et puis venant de l'endroit que Wotan m'a signalé tout à l'heure, j'entends distinctement courant sur l'eau une voix ordonnant :

« *Fertige, die Wache ! Kommen sie mit mir Zurück !* »

Je pense que c'est un gradé qui vient de donner l'ordre de repli aux sentinelles du petit poste sur lequel nous serions tombés sans le flair de mon brave chien. La distance est trop grande pour lancer une grenade : quant à courir pour me rapprocher, avec mes jambes trempées et la nuit redevenue noire... ce serait risquer un nouveau bain...

Tant pis : l'affaire a échoué. Il ne reste plus qu'à se replier sans provoquer une riposte des Marocains.

Le lendemain, après l'attaque du village de Rumersheim-le-Haut, à laquelle nous participons avec une compagnie d'infanterie coloniale (composée uniquement de jeunes engagés métropolitains qui subira quelques pertes au cours d'un tir d'arrêt de l'artillerie allemande) j'irai constater sur le chemin de halage la cause de l'étrange conduite de mon chien, et je découvrirai un emplacement aménagé de fusils-mitrailleurs et deux boîtes de conserves fraîchement consommées.

Brave Wotan ! son flair et son intelligence nous ont évité des pertes inutiles.

En outre, le terrain bordant le canal où nous avons opéré la nuit passée est miné... La baraka était encore au rendez-vous !

Nous passons la nuit du 8 au 9 février à la belle étoile, sous les arbres de la pointe Nord de la forêt de la Hardt. Nous entendons très nettement vers 21 heures, le bruit fracassant des mastodontes derniers nés de la Wehrmacht, le « Ferdinand », un canon auto-moteur de gros calibre qui nous gratifiera de gros « maousses » explosant au-dessus de nous au contact des hautes branches et nous obligeant à nous glisser sous nos jeeps.

9 février : Retour à Mulhouse où nous cantonnerons jusqu'au 2 mars.

2 mars : Libération de Colmar et nouveau cantonnement à Barr.

du 3 au 30 mars : Je suis évacué sur l'hôpital de Dijon (à l'Hôtel-Dieu) pour suivre un traitement appliqué à ma surdité et à mes névralgies frontales.

1^{er} avril : Sorti de l'hôpital et seul avec Wotan dans ma jeep bis, en longeant le Rhin sur la rive gauche pour rejoindre l'EM de la 1^{ère} DB qui se trouve à Karlsruhe (conformément aux instructions qui m'ont été données au bureau de la place de Strasbourg) je dois descendre jusqu'à Spire, à 105 kilomètres au Nord pour trouver le seul pont praticable. De là, il me faut remonter la rive droite du Rhin et traversant des villages en ruines, j'atteindrai Karlsruhe dans la soirée pour apprendre que l'EM de la 1^{ère} DB se trouve toujours à Strasbourg !!!... Seul le CC1 (command-car n° 1) que commande le général L....se trouve en Allemagne ; il ne me reste plus qu'à faire demi-tour pour retrouver mon « Escadron Spécial » ; ce que je ferai le lendemain après avoir passé une bonne nuit dans un chalet appartenant à un vieux couple terrorisé par l'arrivée des troupes françaises.

2 avril : Je rejoins Strasbourg par le même chemin et je me présente au général DU VIGIER, pour lui remettre le courrier que m'a confié le général L....

Je fais bien rire tous les officiers présents quand je raconte mon voyage aller-retour.

« Eh bien, me dit le général, *puisque vous connaissez la route, c'est vous qui nous guiderez.* »

6 avril : En guide de l'EM, l' « Escadron Spécial » passe le Rhin sur le pont de Maximiliansau, remis en état par le génie américain, traverse les villes détruites de Karlsruhe, Radstadt, atteint Freudenstadt, fumant sur ses ruines calcinées le 8 avril. Le 14 avril, il est à Rottweil où il doit intervenir pour interdire à des prisonniers belges libérés d'égorger avec des couteaux fabriqués clandestinement, les civils en fuite dans les rues.

Le 18 c'est l'arrivée à Sigmaringen où, cette fois sous la menace de mon colt, j'empêche des Tirailleurs Marocains de piller le garde-meuble des HOHENZOLLERN et de violer la grande-duchesse de MECKEMBOURG, que je viendrai mettre sous la protection du colonel R.... chef du 5^{ème} Bureau.

Enfin c'est la reddition sans combat d'une compagnie de la Volksturm, sorte de formation territoriale composée d'Allemands ne servant pas sous les drapeaux, c'est-à-dire ayant moins de 18 ans et plus de 50 ans ou invalides de guerre. En quelque sorte des échappés de la cour des miracles, mais vêtus d'uniformes flambant neuf et de Mausers sortant d'usine. Là encore, il faut s'interposer entre les prisonniers libérés et les hommes plus ou moins valides, soupçonnés d'être des SS qui, eux ont tous disparus !!!

Toute résistance de la Wehrmacht ayant cessé et le métier de policier n'étant pas de mon goût, je demande mon évacuation sur l'hôpital de Dijon pour un traitement des séquelles de mes blessures.

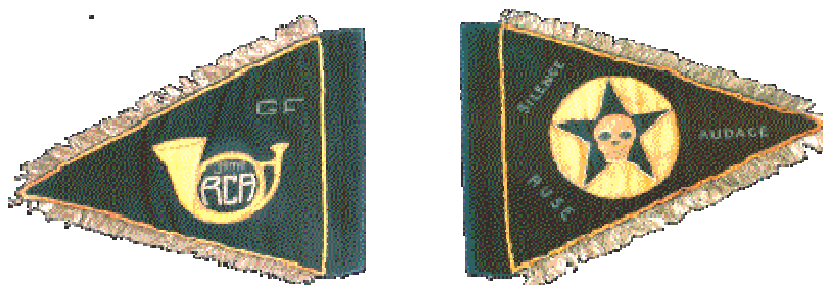
Le 28 avril, je suis dirigé sur cet hôpital où le 8 mai j'apprendrai l'Armistice... J'adresse une lettre à mon adjoint, le lieutenant D.... pour lui apprendre que, envoyé en convalescence de fin de campagne en Algérie, je ne rejoindrai l'escadron que dans 45 jours. Il me répond que l'unité a été dissoute, que les engagés pour la durée de la guerre ont été renvoyés dans leurs foyers et que l'armement et les véhicules (surtout ceux qui étaient en double exemplaire) avaient fait le bonheur des escadrons du 3^{ème} RCA qui, eux, n'avaient pas su récupérer ceux que les Américains leur avaient « empruntés ».

Adieu, mon cher « Peloton Spécial » !...

Adieu à vous tous, qui m'avez toujours suivi aveuglément, même dans les heures les plus difficiles !

Adieu mes chers camarades de combat, l'héroïque et légendaire chevauchée est terminée !... Après 1 500 kilomètres de combat et de folles équipées, loin de vous et de nos inséparables jeeps, je me retrouve les mains vides et le cœur vacant... Nous ne revivrons plus jamais les heures les plus exaltantes de notre vie :

Aléa Jacta Est



Fanion du « Peloton Spécial » 1944-45